IMAGES

LE SUCCESSEUR DE WAVELL

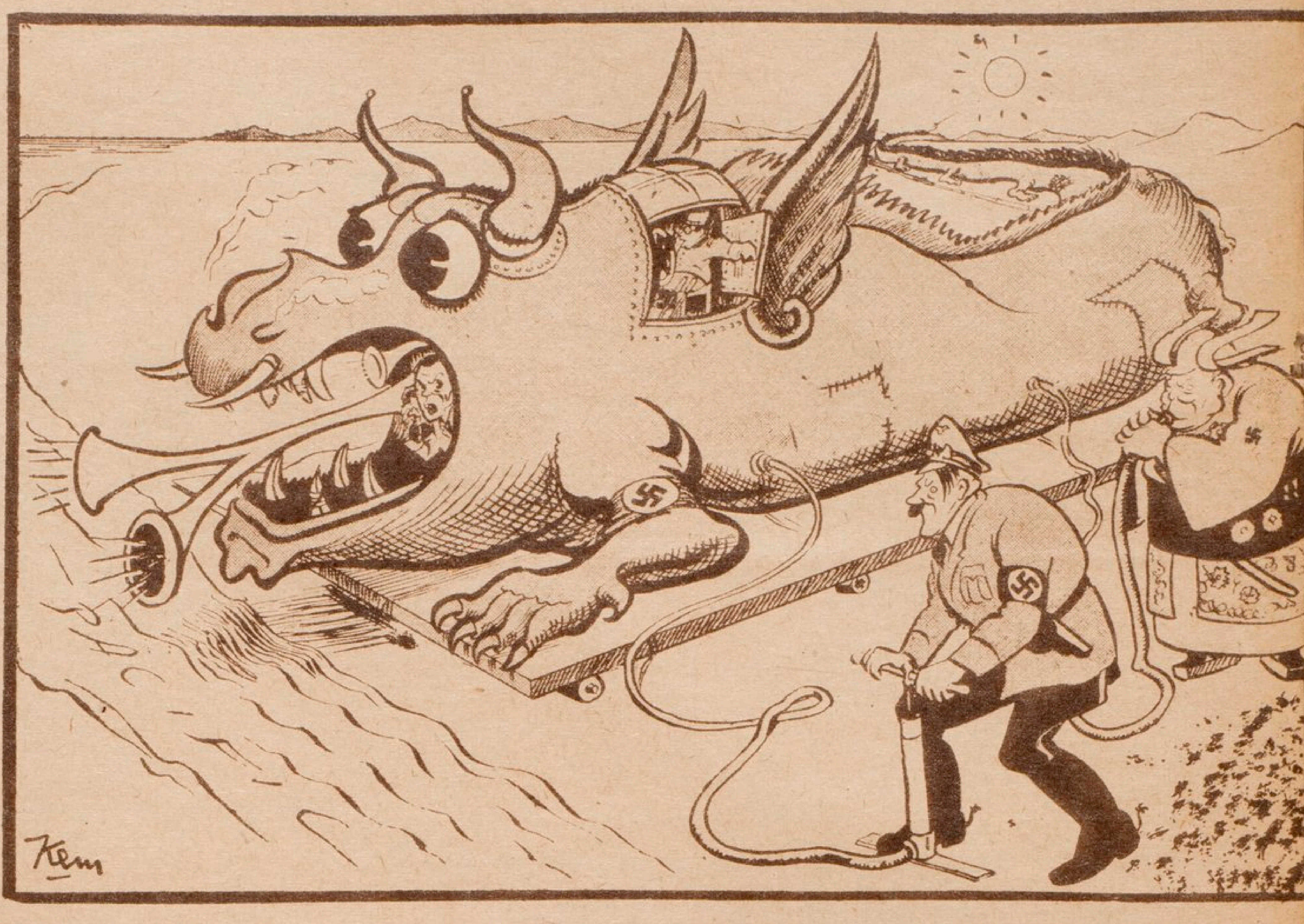
Le général Sir Claude Auchinlek, successeur du général Wavell dans le commandement en chef du Moyen-Orient. Il est âgé de 56 ans et a à son actif 37 ans de vie militaire. A part deux commandements assumés au cours de cette guerre, toute sa carrière s'est déroulée en Orient. Animé de cet esprit de combat qui fait les grands chefs, il a déclaré à sa nomination : « Nous devons attaquer et nous attaquerons ».

No. 617 — LE CAIRE EGYPTE 7 JUILLET 1941

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

15 mills
20 mils en Palestine

GLANE DANS LA PRESSE



LE DRAGON JAPONAIS
Hitler. — Il n'est pas bien puissant. Mais en le gonflant comme nous sommes en train de le faire, nous réussirons peut-être à le faire passer pour tel.
(Great Britain and the East)



L'AMERIQUE VEILLE SUR L'ATLANTIQUE
La statue de la Liberté. — S'ils approchent encore un peu, je les fais sauter tous.
(Daily Mirror)

BRAIN-TRUST ALLEMAND
Hitler. — Trouvez-moi quelque chose pour remplacer les ersatz!
(France)

AVIS

L'Administration des Domaines de l'Etat met en vente à terme et aux enchères publiques, avec mise à prix de L.E. 9.000, une maison (terrain et constructions) d'une superficie de 1327 m2 sise rue Hod Ellaban No 2 à Garden City, devolue à l'Etat de la succession de Son Altesse la Princesse Faika Hanem Izzet et de son Excellence Mohammád Izzet Pacha.

La séance d'enchères sera tenue au siège de l'Administration le lundi 21 juillet 1941 de 10 h. à 12 h. a.m.

Les renseignements peuvent être obtenus aux bureaux de l'Administration des Domaines de l'Etat, 15, rue Mansour près du Ministère des Finances ou au Teftiche des Immeubles du Caire, 89 rue Kasr el Aini.

(8322)

★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

Staline à l'école de Churchill

Rien ne peut être aussi confus que les communiqués germano-russes. Mais l'immensité du front où s'enchevêtrent tant de routes et de fleuves, tournant autour d'innombrables villages, engendre ces zigzags d'informations dans lesquels on se perd.

Les troupes allemandes ont réalisé certaines avances, les Russes eux-mêmes le reconnaissent et Staline l'a proclamé dans son message radiodiffusé. Le dictateur rouge s'est mis à l'école de rude franchise de Churchill, estimant que le peuple russe comme le peuple britannique est à même de connaître la vérité, si dure qu'elle soit. C'est pour nous la meilleure indication sur son moral. S'il avait été défaitiste, s'il avait été impressionné par les premiers succès allemands, s'il n'était pas décidé à se battre jusqu'au bout, Staline aurait tenu un langage moins viril.

Mais il a avoué que les Allemands ont occupé la Lithuanie, la plus grande partie de la Lettonie, la partie ouest de la Russie blanche et une partie de l'Ukraine occidentale. Tous ces territoires nouvellement acquis se trouvent au delà de la véritable frontière soviétique.

Voici le bilan déficitaire, exprimé en une claire synthèse. Staline aurait pu minimiser ces résultats en indiquant des villes occupées par les Allemands, des villes occupées par les Russes, des lignes perdues par ici, reconquises par là, et le public n'aurait pas vu clair dans la situation. Mais il a présenté globalement les positions occupées, d'une manière plutôt avantageuse pour les Allemands. Et il en a donné l'explication la plus raisonnable : les Allemands s'étaient préparés avant que les Russes ne fussent alertés et ont déclenché leur offensive à l'improviste ; des succès devaient fatalement s'ensuivre et ils les ont tout de même payés assez cher, par la destruction de forces importantes.

En fait, c'est maintenant que la bataille commence. Les Allemands approchent des véritables lignes de défense soviétiques. Ces quinze jours de combat ont laissé l'armée rouge intacte et sa mobilisation a dû être achevée ; les divisions blindées hitlériennes se sont éloignées de leurs bases de ravitaillement ; elles ont avancé au centre, mais, du côté de la Bessarabie, elles ont été immobilisées et une victoire russe sur ce point peut couper et isoler les armées du centre.

C'est donc toute une campagne de Russie dans laquelle Hitler s'engage et il doit affronter une guerre qui n'a pas été un écrasement de masse de ses adversaires, comme les campagnes de France et de Pologne.

Ce qu'il faut également relever, c'est que le haut commandement allemand, d'après l'opinion de journaux suédois et suisses, a été réellement surpris par la résistance et la tactique russes. Elles ne lui ont pas permis jusqu'ici de remporter une vraie victoire. Mais par de farouches combats, elles ont accroché l'ennemi, l'ont fixé et devant des forces supérieures ont pu reculer sans être disloquées, afin de garder intacte leur puissance de combat. Souvent, elles ont laissé les tanks s'avancer, puis elles les ont coupés de l'infanterie, rendant nulle leur avance.

Quand les Allemands ont fait une trouée, une poche comme la fameuse poche de Rethel qui a décidé de la guerre de France, les Russes n'ont pas essayé de la colmater en lançant des troupes insuffisantes contre la masse ennemie, mais se sont repliés, ont isolé cette poche et obligé l'ennemi à livrer un nouveau combat, des plus coûteux, pour créer une autre poche.

De cette façon, les troupes hitlériennes ont avancé, mais en subissant des pertes égales, sinon supérieures, en hommes et matériel, aux pertes russes. Elles ont conquis des kilomètres, mais n'ont pas abattu l'adversaire. Et le problème de cette guerre demeure encore entier : deux grandes armées se trouvent toujours face à face, sur la ligne de feu la plus longue qu'on ait jamais connue.

Dans une guerre où le moral joue un rôle important, nous remarquons chez les alliés des Russes une plus grande confiance dans leur victoire. Au début, ils y allaient trop prudemment et la presse anglaise se montrait des plus réticentes ; aujourd'hui, après quinze jours de guerre, elle accorde plus de crédit à l'armée rouge, en la voyant à l'œuvre. Elle a résisté à la première ruée hitlérienne, celle qui est capitale dans la blitzkrieg. Les Allemands avaient dit qu'elle est molle et désorganisée ; on la trouve dure et disciplinée, exécutant les mouvements tactiques avec entraînement et compréhension. Journellement, cette armée s'enrichit de nouvelles divisions, car la mobilisation russe n'est pas encore terminée.

Et ce qui étonne et satisfait en même temps les milieux internationaux, c'est que les Russes ont une telle confiance en eux-mêmes qu'ils viennent de passer aux Etats-Unis des commandes à livrer dans trois ou quatre mois. Ils sont donc convaincus qu'ils vont encore tenir trois ou quatre mois, c'est-à-dire jusqu'à la saison d'hiver, pendant laquelle les armées allemandes et surtout les « panzerdivisionen » devront s'immobiliser et laisser aux Russes le temps de développer leurs armées, leurs armements, alors que l'Allemagne a déjà porté ses forces à leur maximum.

En conclusion, Staline et les Russes ont confiance ; leurs alliés et les neutres commencent à leur accorder du crédit. On ne peut que s'en réjouir.

Le Japon doit se décider

Tokio vient de vivre des heures historiques. L'Empereur, le Premier Ministre, les chefs militaires ont longuement conféré, car de la décision à prendre dépend l'avenir du Japon, comme celui de tous ceux qui se battent dans cette guerre.

L'Allemagne et l'Italie veulent attirer le Japon dans la guerre contre les démocraties et contre la Russie. Comme premier appât, elles viennent de reconnaître le gouvernement fantoche que le Japon a installé en Chine. Mais est-ce vraiment pour le Japon autre chose qu'une duperie ? Quand Rome et Berlin auront reconnu le Quisling chinois, cela aura-t-il un effet quelconque sur la résistance de Tchang-Kaï-Chek ? Certainement non, car l'Axe ne peut apporter aucun concours militaire sérieux aux armées japonaises.

C'est pourquoi le Japon, avant de déclarer la guerre à la Russie, c'est-à-dire à l'Empire britannique et aux Etats-Unis, pèse d'autres considérations que la reconnaissance de son complice chinois par Rome et Berlin.

Il ne serait pas étonnant que pour le moment il s'en tirât par une formule incolore, afin de voir les développements que prend le conflit germano-russe.

Une campagne qui touche à sa fin

Dans nos oreilles retentissent encore les échos de certains discours du « Duce », annonçant que de l'Abyssinie, son armée d'un quart de million d'hommes est prête à fondre sur le Soudan et l'Egypte comme un torrent dévastateur.

Mussolini a dit et n'a pas dit la vérité.

Effectivement, il avait en Ethiopie deux cent vingt-cinq mille hommes de troupes d'élite, supérieurement armés et bien commandés par le duc d'Aoste et un état-major de valeur.

Mais il s'est trompé quand il a dit qu'ils allaient envahir le Soudan et l'Egypte, car ce sont les Britanniques qui ont envahi l'Abyssinie. Et si cette formidable armée du « Duce » voit un jour le soleil d'Egypte, ce sera plutôt dans un camp de concentration que dans une parade victorieuse à travers la rue Chérif ou la rue Kasr-el-Nil.

Les dernières nouvelles d'Abyssinie rapportent la capitulation du dernier fort. Et si deux ou trois villes tiennent encore, leur reddition pour manque de vivres est une affaire de jours.

Au point de vue stratégique, cette occupation de l'Abyssinie par les Britanniques arrive au moment opportun, où il faut consolider le front du lointain Orient. Quel qu'en soit le dénouement, l'attaque d'Hitler contre la Russie a accentué la menace sur l'Est. Bien que la propagande allemande dise toujours qu'elle doit se retourner, contre l'Angleterre, à l'Ouest, pour le moment, c'est certainement vers l'Est que de grandes batailles peuvent se livrer. Et pour cela, il vaut mieux que l'Empire britannique ait ses communications de la mer Rouge libérées de la menace de sous-marins italiens ou d'avions ennemis, ayant pour bases la Somalie, l'Erythrée et l'Abyssinie. Il faut que tous les renforts et tout le matériel arrivent sans dangers aux points stratégiques du Moyen et de l'Extrême-Orient. Ce qui n'était pas possible avec une Afrique Orientale entre les mains italiennes.

Mais quand on refera l'histoire de cette guerre, on se demandera quel a été le secret de l'impuissance militaire des armées fascistes. Ici, en Cyrénaïque et en Libye, à nos frontières, nous avons vu Wavell, avec trente mille hommes, liquider deux cent quarante mille en quelques jours, enlever Tobrouk en une attaque-éclair, alors que ce même Tobrouk résiste depuis deux mois aux assauts furieux des Germano-Italiens.

Keren était aussi imprenable que Gibraltar. En quelques jours, les Britanniques l'ont conquise.

En Abyssinie, 250.000 hommes auraient pu réellement envahir le Soudan et menacer l'Egypte. Ce sont eux qui viennent de tomber prisonniers !

On ne pourra probablement attribuer ces défaillances fatales pour l'Italie qu'au facteur moral, les troupes fascistes se battant sans enthousiasme et sans foi dans une guerre dont elles ne comprenaient pas l'utilité.

LE FILM EGYPTIEN

Le remaniement ministériel est considéré comme le dernier événement de pure politique de cette saison et le point de départ de toute la politique de la saison prochaine.

On l'a résumé en ces quelques points capitaux :

Il a refait l'union du parti libéral-constitutionnel, toujours menacé de scission, alors qu'il doit voter comme un seul homme, étant la base de la majorité gouvernamentale. Désormais, on peut y compter et, par le fait même, la position du ministère s'est consolidée à la Chambre des députés. Le Premier peut aujourd'hui se consacrer aux graves responsabilités de l'heure, sans craindre des coups de Jarnac de la part du Parlement.

Par contre, entre le ministère et le parti saadiste, le fossé est devenu infranchissable. L'ère de l'opposition bienveillante est passée. Sous le leadership agressif de Nokrachi pacha, le parti saadiste va mener contre le ministère une guerre implacable.

On a cru un moment qu'un rapprochement entre saadistes et wafdistes était possible, mais le ton dont se sert la presse wafdiste pour attaquer sans répit les saadistes ne peut faire croire à une réconciliation. A la Chambre, wafdistes et saadistes voteront ensemble, étant tous deux hors du pouvoir et formant l'opposition, mais leurs voix réunies ne forment pas une majorité.

Les pourparlers avaient cependant pris une forme sérieuse entre wafdistes et saadistes, par l'intermédiaire de Hefni Mahmoud bey, qui n'est un libéral que de nom. Makram Ebeid pacha avait été touché par une proposition de dissolution de la Chambre que les saadistes acceptaient, partageant les sièges avec le Wafd.

Mais Nahas pacha ne peut pardonner aux saadistes leur ancienne scission et qui avait amené l'effondrement de son régime.

* * *

Parallèlement à cette tentative, une grande soirée politique avait lieu chez Seifoullah Yousri pacha, ancien ministre d'Egypte à Berlin et considéré comme neutre en politique intérieure. Parmi les invités de marque, Hafez Afifi pacha, Amine Osman pacha et Makram Ebeid pacha.

La conversation commença par un tour d'horizon international, à la lumière des dernières dépêches ; et de Russie, on en arriva au Caire, à la politique intérieure et à l'éternel problème de l'union nationale.

Amine Osman pacha déclara qu'il ne désespérait pas de la réussir un jour.

Makram pacha affirma que le Wafd, animé des meilleures intentions, avait fait le maximum et franchement exprimé son opinion.

Beaucoup de formules furent alors envisagées et d'autres conversations pourront suivre.

Il faut souhaiter que la ténacité d'hommes de bonne volonté finisse par faire aboutir une entreprise qui a tant de fois échoué.

* * *

Avec un homme d'Etat comme le général El Sayed Noury El Seïd, ministre d'Irak au Caire, les problèmes arabes sont toujours d'un vif intérêt et le général Noury est souvent prié d'en parler.

Sa dernière déclaration est que chaque nation apprécie exactement ses intérêts et sa situation, adoptant la politique qui leur convient le mieux, neutralité ou adhésion au groupe qui réalise le mieux ses aspirations.

En ce moment, en Orient, se trouvent plusieurs Etats indépendants : l'Egypte, l'Irak, le royaume arabe séoudite, le Yémen. Les deux premiers sont liés par des traités avec l'Angleterre et les exécutent loyalement.

D'un autre côté, entre l'Irak, le Yémen et l'Arabie séoudite existent des traités. Si donc se présente l'occasion où tous ces Etats trouveront que leur intérêt est de donner à cette collaboration une forme plus large, il est certain qu'ils n'hésiteront pas à unifier leurs efforts.

Quant à la guerre actuelle, les peuples arabes, si profondément démocrates et loyalement attachés à leurs paroles, souhaitent la victoire des démocraties.



Les bombardiers britanniques sont pourvus de viseurs d'une grande précision qui contribuent, pour une part importante, au succès des offensives de la Royal Air Force. L'œil fixé sur son viseur, cet aviateur attend la minute propice pour jeter ses bombes sur l'objectif à atteindre. Cette photographie est tirée de « British armed might in the Middle East ».

LA GRANDE OFFENSIVE DE LA R. A. F.

Il y a quelques jours, parlant à la Chambre des Communes, M. Churchill a déclaré qu'à l'avenir la R.A.F. bombarderait l'Allemagne et les territoires occupés « de jour et de nuit ».

Effectivement, depuis plus de vingt jours les communiqués nous rapportent quotidiennement que des tonnes de bombes ont été déversées par les bombardiers de la R.A.F. sur les objectifs militaires de l'ennemi.

Pour avoir une idée de l'ampleur de l'offensive aérienne britannique, jetons un coup d'œil rétrospectif sur ce que la R.A.F. a fait durant ces derniers mois, dont chacun a été marqué par une innovation, ou un renforcement du matériel en quantité et en qualité.

■

Jusqu'à fin septembre 1940, soit après treize mois de guerre, les bombardiers britanniques avaient rendu 900 visites à l'Allemagne. Mais les visites allaient se succéder à un rythme de plus en plus rapide, car en octobre, novembre et décembre ils allaient atteindre le total de 1.500 raids.

Les Anglais, ainsi qu'on le sait, ne s'attaquent qu'à des objectifs militaires, ayant conclu, une fois pour toutes, que seule la destruction systématique de ces derniers était susceptible de déranger les plans de guerre de l'ennemi. Jusqu'à la fin de l'année écoulée, le nombre des objectifs ainsi visés était de 270, mais, depuis, le chiffre n'a cessé d'augmenter.

Parmi les principaux objectifs atteints, il faut citer, en premier lieu, la Ruhr, centre éminemment important de l'industrie de guerre allemande, et dont le fief de Krupp, Essen, située au centre, dut supporter le poids de bon nombre de ces raids. Münster plus au nord et Cologne plus au sud furent également martelées sans répit. Dans ces trois centres, on compte des usines de munitions, des industries chimiques, des mines de charbon et d'acier, etc. En outre, la Ruhr est un nœud de communications très important. Ainsi, des quelque mille cinq cents raids que nous citions tout à l'heure, cinq cents furent consacrés exclusivement à la Ruhr, véritable arsenal que défendent de puissantes et innombrables batteries anti-aériennes. Malgré cette défense, malgré ce qu'avait déclaré Gœring, la R.A.F. a causé des ravages dans cette contrée, désorganisant, tous les jours un peu plus, le travail dans les usines et dans les mines.

Pour arriver jusqu'à la Ruhr, les aviateurs britanniques avaient à parcourir un rayon de quelque 350 milles depuis Londres. Mais à cent milles plus à l'intérieur, il y avait d'autres centres importants qu'il fallait à tout prix atteindre. La R.A.F. ne rechigna pas à la besogne et ainsi le centre qui rayonne depuis Francfort-sur-le-Main et s'étend jusqu'à Stuttgart et Mannheim reçut les bombes britanniques. Cette région, avec ses industries chimiques et ses raffineries de pétrole, constituait une cible intéressante.

Ce qui allait être une tâche plus difficile, c'était de pénétrer plus à l'intérieur encore, c'est-à-dire à Leipzig, située à quelque deux cents milles à l'est de la Ruhr. La R.A.F. élabora ses plans... et la région avec ses usines d'essence synthétique fut bombardée. Quant à Magdebourg, autre centre d'essence synthétique, elle ne reçut pas moins d'une vingtaine de visites des bombardiers lourds. Pour ne pas allonger cette liste, disons que jusqu'au 31 décembre 1940 la R.A.F. pénétra aussi loin que Politz, près de Stettin, à l'embouchure de l'Oder, ce qui signifiait pour elle un tour circulaire de 1.300 milles ! Politz fut bombardée six fois. Quant à la ville de Berlin, qui est presque aussi loin que cette dernière, elle a été bombardée près de quarante fois. Les autres cibles importantes contre lesquelles les bombardiers anglais se sont acharnés sont, entre autres : Hambourg, Bremen, Kiel, Wilhelmshafen, Emden, etc., qui sont des ports importants, ou des chantiers de constructions navales.

Au total, usines, réseaux ferrés, mines, canaux, bateaux, docks, raffineries, centrales d'énergie électrique, etc., n'éprouvèrent aucun répit dès les premiers jours de la guerre, les aviateurs anglais venant, à tour de rôle, déposer leur « carte de visite ». Mais les chiffres que nous venons de donner et qui s'arrêtent à fin 1940 ont été largement dépassés depuis.

LA NOUVELLE TECHNIQUE DU BOMBARDEMENT

L'Allemagne officielle n'a jamais pensé sérieusement que son territoire serait réellement à l'abri des incursions aériennes ennemies. Et la meilleure preuve c'est que, craignant que ses usines ne fussent détruites, elle prit des mesures en conséquence, bien avant le début des hostilités.

Ainsi, par exemple, elle constata qu'une usine qui ne serait constituée que par un seul bâtiment pouvait être détruite en entier par quelques coups directs. Les officiels appelèrent le spécialiste des grandes constructions, le Dr Ernst Todt, et lui confièrent, pour commencer, l'élaboration des plans de l'usine d'Oranienbourg, consacrée à la construction de bombardiers Heinkel. L'usine, destinée à être un modèle de guerre, devait être conçue de façon à pouvoir fournir une production intensive ; ses bâtiments devaient être, autant que possible, à l'abri des bombardements.

Le Dr Todt se mit au travail. L'usine fut fractionnée en huit bâtisses, afin qu'aucune bombe ne parvienne à détruire plus d'une de ces bâtisses à la fois. Chacune de ces parties est autonome pour ce qui a rapport à la lumière, au chauffage ou au conditionnement d'air. En résumé, elle est conçue de telle façon que le fractionnement présente en même temps les avantages de la dispersion et ceux de la concentration. N'oublions pas d'ajouter que le camouflage a joué un très grand rôle dans la construction de l'usine. Ainsi, les toits des bâtiments ont été recouverts de terre et même de plantes, afin qu'on ne pût, à aucun prix, les repérer du ciel.

Si nous avons donné cette description, c'est qu'elle a une importance vitale sur la technique du bombardement. Cette dispersion, ce camouflage rendent, en effet, le travail du pilote très difficile. Il en est de même de la dispersion des troupes et des engins de transport, qui sont éparpillés à travers tout le territoire, afin de réduire les dangers des raids aériens au minimum. Mais les pilotes britanniques, malgré tous les efforts déployés par l'ennemi, ne furent pas pris au dépourvu. Ils se mirent à étudier minutieusement tous les genres de camouflage utilisés. D'autre part, aidés par les services de renseignements britanniques, qui fonctionnent à l'intérieur de l'Allemagne même, sans oublier les territoires occupés, ils eurent en leur possession une liste assez détaillée de tous les points où les Allemands concentraient leurs forces de guerre, soit en hommes, soit en matériel.

Ces renseignements obtenus, il ne s'agissait plus que d'adapter le système du bombardement à celui employé par les Al-

CEUX QUE LES DAMES DU CROISSANT-ROUGE N'ACCUEILLENT PAS :

LES Evacués

AU PORTEFEUILLE BIEN GARNI

Nul ne s'est occupé d'eux : ni Comité de Dames du Croissant-Rouge, ni infirmières, ni représentants des sociétés de bienfaisance.

Ils sont arrivés au Caire comme les autres, dans des trains bondés ou dans des taxis d'occasion.

Et puis, ils se sont répandus dans la ville à la recherche d'un abri...

Non pas d'un abri souterrain — Le Caire en regorge, d'inemployés d'ailleurs — mais d'un logis où reposer leurs membres las.

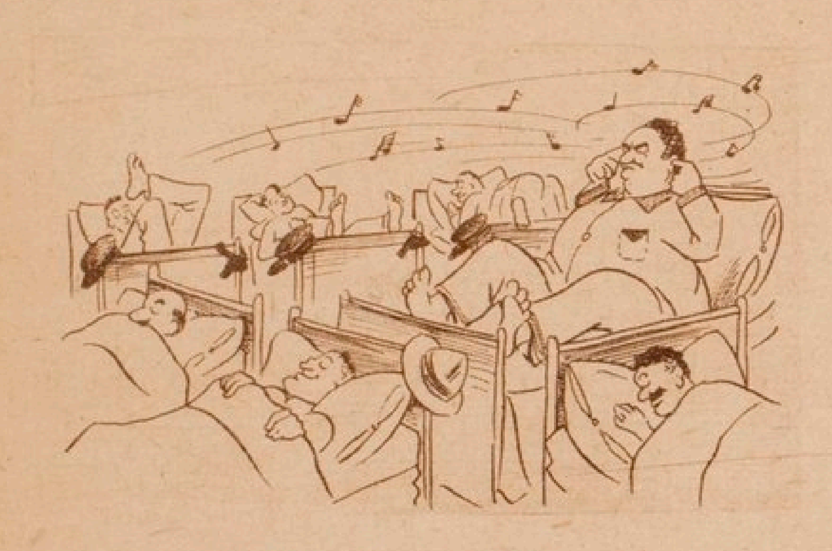
De l'argent, ils en avaient, souvent à profusion. Mais il y a des circonstances où des bank-notes ne peuvent pas procurer une chambre d'hôtel ou de pension.

Les taxis firent des affaires d'or. Les chauffeurs conduisaient les réfugiés riches — car c'est d'eux qu'il s'agit — d'une pension à une autre, d'un hôtel à un autre, sans résultat.

Partout la même réponse : « Pas de place, mille regrets. »

Les regrets ne suffisaient pas.

Et souvent des gens qui avaient quitté des villas au quartier grec d'Alexandrie durent se contenter d'une chambre à Faggalah.



La salle à manger d'un hôtel du centre fut transformée en dortoir. On y plaça sept lits. L'un était occupé par un sergent australien en congé, l'autre par un voyageur de commerce grec, un troisième par un avocat alexandrin, un quatrième par un boutiquier de nationalité indéterminée et les trois autres par des officiers sud-africains. Une véritable Société des Nations...

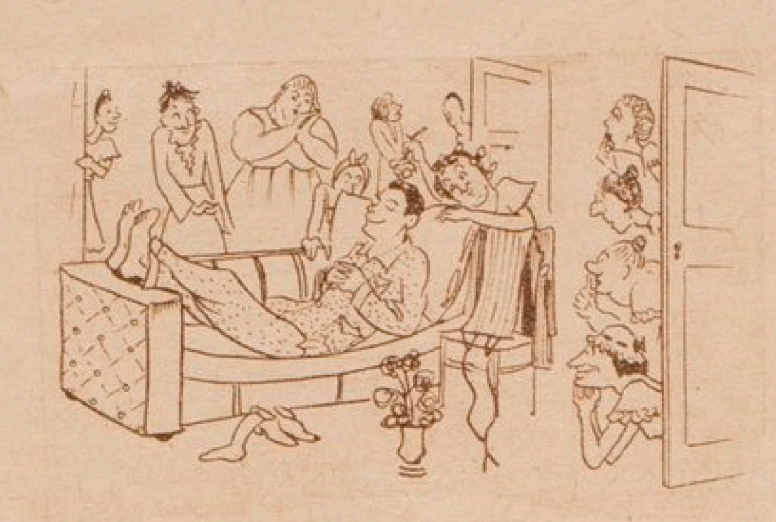
Le lit de camp fut payé 30 piastres, petit déjeuner non compris. Pour sa salle à manger, le brave hôtelier toucha 210 piastres par soir. Et ces gens étaient heureux.

L'avocat que nous interrogeâmes nous dit : « Depuis le collège je n'avais plus revu de dortoir. Cela me fit revenir à l'esprit les jours heureux de ma jeunesse. Mais dormir, il ne fallait pas y songer. Chacun de mes partenaires de chambre ronflait à sa façon, c'est-à-dire dans sa langue. »

Ainsi, à la Société des Nations venait s'ajouter une tour de Babel du ronflement. Nous ignorions, avant l'expérience de l'avocat alexandrin, que les gens ronflaient dans leur langue maternelle...

■

Jamais on n'aurait cru qu'il pût y avoir autant de vieilles filles à Alexandrie. Les « pensions pour dames seules » — il en existe quelques-unes au Caire — en regorgent. Elles sont venues avec leurs chiens, leurs chats, leurs cosmétiques et leurs fourrures. Car les vieilles filles de notre temps se fardent, portent des robes d'adolescentes et des fourrures. « Les nuits cairotes sont si froides », nous dit l'une d'entre elles.



« Imaginez-vous, ajouta-t-elle, que nous avons dû recevoir un jeune Alexandrin venu dans une somptueuse auto, qui prit d'assaut la pension, jurant ses grands dieux qu'il ne partirait que le lendemain. Il accepta de dormir à l'entrée. Et il était si correct... »

C'est rue Antikhana et rue Champollion que se trouvent les « pensions pour dames seules ». Avis aux amateurs...

■

Dès le bombardement d'Alexandrie, les habitants du Caire s'aperçurent que le nombre de leurs amis alexandrins avait augmenté dans de surprenantes proportions.

Du jour au lendemain, de vagues cousins qu'on voyait une fois tous les deux ans se souvinrent de ce brave Adolphe qui occupe un bel appartement à Zamalek. Ils sonnèrent à sa porte un soir et s'installèrent chez lui, à perpétuelle demeure, semble-t-il. Les premiers jours, ils furent d'une agréable discrétion. Mais au fur et à mesure que le temps passait, ils se sentirent chez eux et prirent d'assaut la maison. Leurs amis furent imposés à ce pauvre Adolphe, célibataire endurci, qui avait meublé son appartement avec beaucoup de goût, qui ne fréquentait que quelques personnes triées sur le volet et qui était heureux de vivre seul.

Mais Adolphe est un garçon distingué, il sait que dans le malheur il faut aider ses semblables — fussent-ils de vagues cousins. Et il essaye de s'adapter, d'autant plus que ses cousins sont là pour longtemps.

Les gens qui n'ont pas de parents ou d'amis d'Alexandrie sont fort rares. Leurs connaissances les traitent de « veinards ».

Le malheur des uns...

Celui des Alexandrins fit le bonheur des propriétaires d'hôtels, de pensions, de restaurants, d'appartements meublés.

Une famille de notables alexandrins prit en location une maison meublée de 5 pièces, au centre de la ville, à 50 livres par mois ! Le propriétaire et sa famille sont partis estiver à Ras-el-Bar... aux frais des locataires alexandrins.

Du jour au lendemain, les pensions doublèrent leurs prix. Une chambre de 30 piastres en valut 60, parfois 80. Et encore à ce prix furent-elles introuvables.

Des gens venaient frapper aux portes : « Monsieur, avez-vous une chambre à louer ? »

Les habitants du Caire qui ne sont pas des monstres se serrèrent un peu et trouvèrent de la place à ces malheureux Alexandrins.

Le malheur rapproche les hommes beaucoup plus que la joie. La pitié est un sentiment tellement universel !

■

Le nombre d'Alexandrins aisés qui ont gagné Le Caire se chiffre à 20 ou 30.000 personnes. Il a fallu les loger, d'où une crise du logement, inconnue en Egypte depuis la dernière guerre.

Les réfugiés ont mis la main sur ce qu'ils ont trouvé. Et du jour au lendemain, la demande dépassant l'offre, les loyers haussèrent. Des familles occupant des appartements depuis de longues années reçurent des lettres recommandées les invitant à vider les lieux dès l'expiration du contrat de bail, à moins d'accepter une majoration du loyer.

Les plaintes affluèrent, le gouvernement ouvrit une enquête qui se traduisit par une ordonnance militaire prohibant la majoration des loyers.

Les Alexandrins auront rendu aux habitants du Caire un service : celui de les mettre à l'abri, pour la durée de la guerre, de la rapacité de certains propriétaires.

■

Dans les grands hôtels, des Alexandrins de la haute société ont réussi, grâce à leurs relations et à leur portefeuille bien garni, à trouver une chambre au quatrième, une toute petite chambre sans confort.



Leurs voitures sont là, devant la porte, leurs amis sont reçus dans le hall, le maître d'hôtel les accueille avec son plus aimable sourire. Et si le soir ils souffrent de la chaleur et de l'humidité, ils se consolent en disant : « C'est la guerre. »

On les voit partout, dans les établissements à la mode, sur les « roofs » fleuris. Ils passent leur premier été au Caire et ne s'en plaignent guère.

En juillet, Le Caire est redevenu la capitale de l'Egypte...

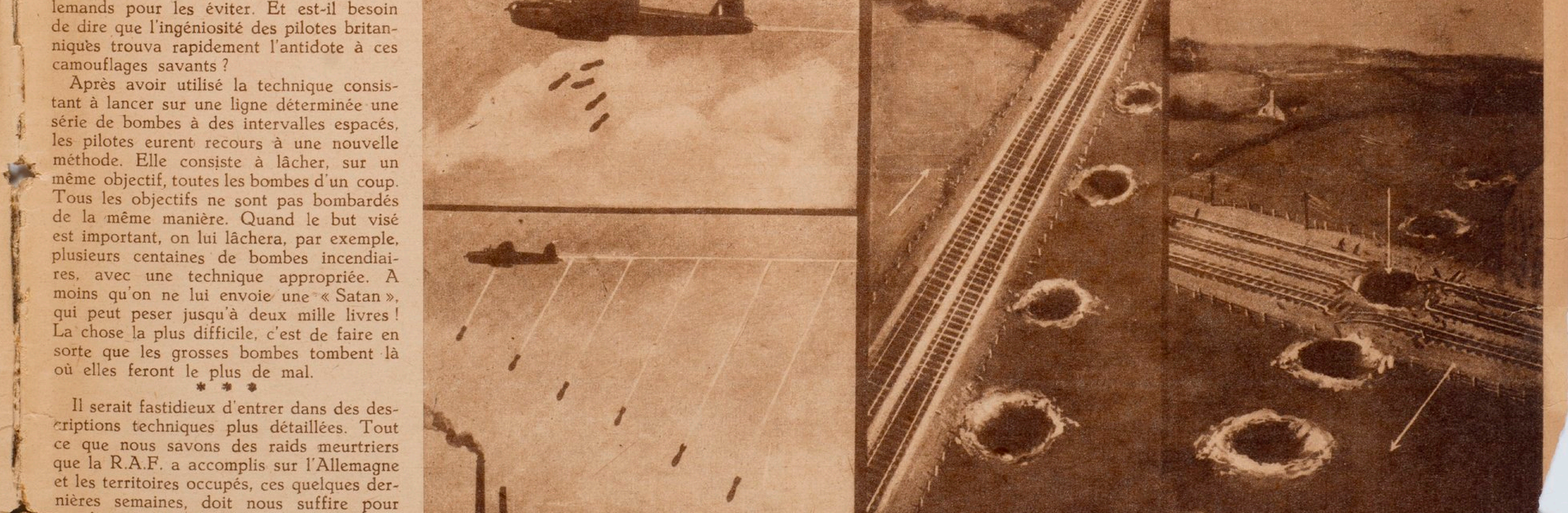
---

lemands pour les éviter. Et est-il besoin de dire que l'ingéniosité des pilotes britanniques trouva rapidement l'antidote à ces camouflages savants ?

Après avoir utilisé la technique consistant à lancer sur une ligne déterminée une série de bombes à des intervalles espacés, les pilotes eurent recours à une nouvelle méthode. Elle consiste à lâcher, sur un même objectif, toutes les bombes d'un coup. Tous les objectifs ne sont pas bombardés de la même manière. Quand le but visé est important, on lui lâchera, par exemple, plusieurs centaines de bombes incendiaires, avec une technique appropriée. A moins qu'on ne lui envoie une « Satan », qui peut peser jusqu'à deux mille livres ! La chose la plus difficile, c'est de faire en sorte que les grosses bombes tombent là où elles feront le plus de mal.

* * *

Il serait fastidieux d'entrer dans des descriptions techniques plus détaillées. Tout ce que nous savons des raids meurtriers que la R.A.F. a accomplis sur l'Allemagne et les territoires occupés, ces quelques dernières semaines, doit nous suffire pour conclure que la force aérienne britannique devient de jour en jour plus puissante, et que le moment n'est pas éloigné, comme le disent tous les experts, où l'Angleterre prendra, à son tour, l'initiative de grandes offensives contre la « Luftwaffe. »



Comment bombarder un objectif donné. A gauche, en haut, l'appareil de bombardement laisse tomber cinq bombes à la fois. Au-dessous, il laisse tomber séparément chacune des cinq bombes. Cette façon de faire donne de meilleurs résultats lorsque l'objectif à atteindre est d'une certaine étendue. L'image du centre montre combien il est difficile à un appareil d'atteindre un objectif relativement étroit — une voie de chemin de fer, par exemple — lorsqu'il vole parallèlement à cet objectif. L'image de droite montre que lorsque l'appareil vole, par contre, perpendiculairement à la voie de chemin de fer, les chances qu'il a de l'atteindre sont beaucoup plus grandes.

ODYSSEE

SUR UNE COQUILLE DE NOIX

LISBONNE-LE CAIRE EN 33 JOURS

Me Aby Harari qui a fait revivre pour nos lecteurs l'atmosphère de Paris depuis l'occupation allemande, et qui a relaté ses impressions en France non occupée, n'est rentré au Caire que depuis le 27 mai dernier. Son voyage de retour, aux multiples péripéties, méritait d'être raconté.

— Rentrer en Egypte ? C'est impossible, car le bateau japonais dont tu me parles n'est qu'un mythe. Il n'y a aucun départ de Marseille pour l'instant et d'ailleurs tu es cloué ici sans rémission. La commission franco-italienne d'armistice empêche les Egyptiens de s'embarquer.

— N'y aurait-il pas un autre moyen, par l'Espagne, Lisbonne, Le Cap ?

— Peut-être.

Mon camarade avait vu juste : j'ai trouvé un itinéraire accessible : Marseille-Lisbonne en chemin de fer, le bateau jusqu'à Lourenço-Marquès, de l'autre côté du Cap, en Mozambique, et l'avion de Lourenço au Caire. Formalités, visas, télégrammes, tout cela me donna beaucoup de peine, mais je parvins à mes fins. Au début d'avril, j'arrivais à la frontière espagnole, un peu ému de laisser derrière moi une France bouleversée et appauvrie.

Premier contact avec l'Espagne

Le train nous laisse à Port-Bou, l'après-midi. Il fait sombre, il pleut, une grande montagne sur laquelle le village est adossé obscurcit la vue. Dans la gare dont la verrière a été brisée durant la guerre civile, les employés, chef de gare, porteurs, vaquent à leurs occupations avec, sur l'épaule, de grands parapluies.

Les douaniers au tricorne verni, les grandes affiches phalangistes, la foule de villageois oisifs et misérables qui nous contemplent, nous donnent une assez piètre impression de l'Espagne. Il n'y a pas d'auberge, quelques masures seulement auxquelles on accède par des chemins tortueux. Des hommes, muets dans la salle d'hôte, et raides, les traits creusés, mangent un pain plâtreux et attendent la nuit noire.

Je sens tout de suite le changement d'atmosphère. En France régnait encore la facilité. Ici, la nature est farouche et emportée. La moindre étincelle enflamme ces caractères meurtris par de si longues luttes. La guerre civile est toujours présente. Et si les hommes ne parlent pas, c'est qu'on les a bâillonnés.

L'héroïque passé de Madrid

La prochaine étape : Madrid. Dans le compartiment, mes compagnons me content leurs histoires. C'est toujours la guerre civile qui les hante. Certains ont connu la terreur, les exécutions en masse, les perquisitions journalières. Les privations s'aggravaient sans cesse. Madrid représente pour eux un passé héroïque. Pour un étranger, assailli de tous côtés par une plèbe famélique, qui ne ressent pas comme les Espagnols la douleur qu'ils portent fièrement dans leurs cœurs, Madrid est une grande ville, aux immeubles neufs, à l'allure américaine. Mais son regard s'habitue vite à discerner les traits nouveaux. Dans la lumière crue, les détails ressortent étrangement. Les hommes sourient peu. Les femmes sont jolies, brillantes, mais elles ont oublié la douceur de vivre. Rares sont celles qui portent la mantille nationale ou se fardent. Les grandes artères autour du musée du Prado, où la grise lumière castillane livre le secret de la transparence des Velasquez, du spiritualisme des Greco, sont encore animées et vivantes. Mais il faut avoir le courage de traverser Madrid dans ses quartiers ouvriers, où les remparts de terre n'ont pas été aplanis, et visiter la Cité Universitaire, la dernière construction de l'Espagne républicaine, ce splendide hommage à l'esprit. Les facultés et les maisons d'étudiants étaient groupées sur un plateau aux portes de la ville, ouvertes à l'air et à la lumière. La hardiesse de leurs architectes avait ravi les intellectuels d'Europe et elles laissaient espérer un brillant avenir à la jeunesse studieuse.

Il ne reste plus une pierre debout. Les grands édifices éventrés et délabrés tordent vers le ciel la carcasse métallique de leur béton armé. Dans ce paysage austère de collines sèches et nues, aux contours brusques, de plaines rocheuses et stériles, rongés par la vermine envahissante, ils se sont battus deux ans et demi, comme des lions. Une longue tranchée serpente autour de la ville. Les accidents de terrain sont vérolés de trous d'obus. Les rares pans de mur qui demeurent ressemblent à des écumoires. Désolation et tristesse. Le cœur serré, je me demande quelles haines farouches ont pu pousser ces hommes généreux et enthousiastes à s'entre-tuer avec tant de violence et de férocité.

Lisbonne, la petite ville aux prétentions de grande capitale

Madrid, c'est la grande cité blessée qui se recueille et contient sa misère ; Lisbonne, la petite ville accueillante aux prétentions de grande capitale qui grimpe sur des collines, s'entasse autour du port, étrangle ses rues et ne s'échappe en avenues et grandes places que loin du centre, vers le haut pays. D'une activité fébrile, d'un esprit international et universaliste, elle s'intéresse à tout, elle fait le trait d'union entre la misérable Europe et la puissante Amérique. Pour les voyageurs rationnés venant du continent, Lisbonne semble irréelle. L'on a perdu l'habitude de voir tant de monde insouciant et heureux, tant de voitures qui encombrent les rues. Les magasins sont chargés de nourritures oubliées et de merveilleuses marchandises étrangères.

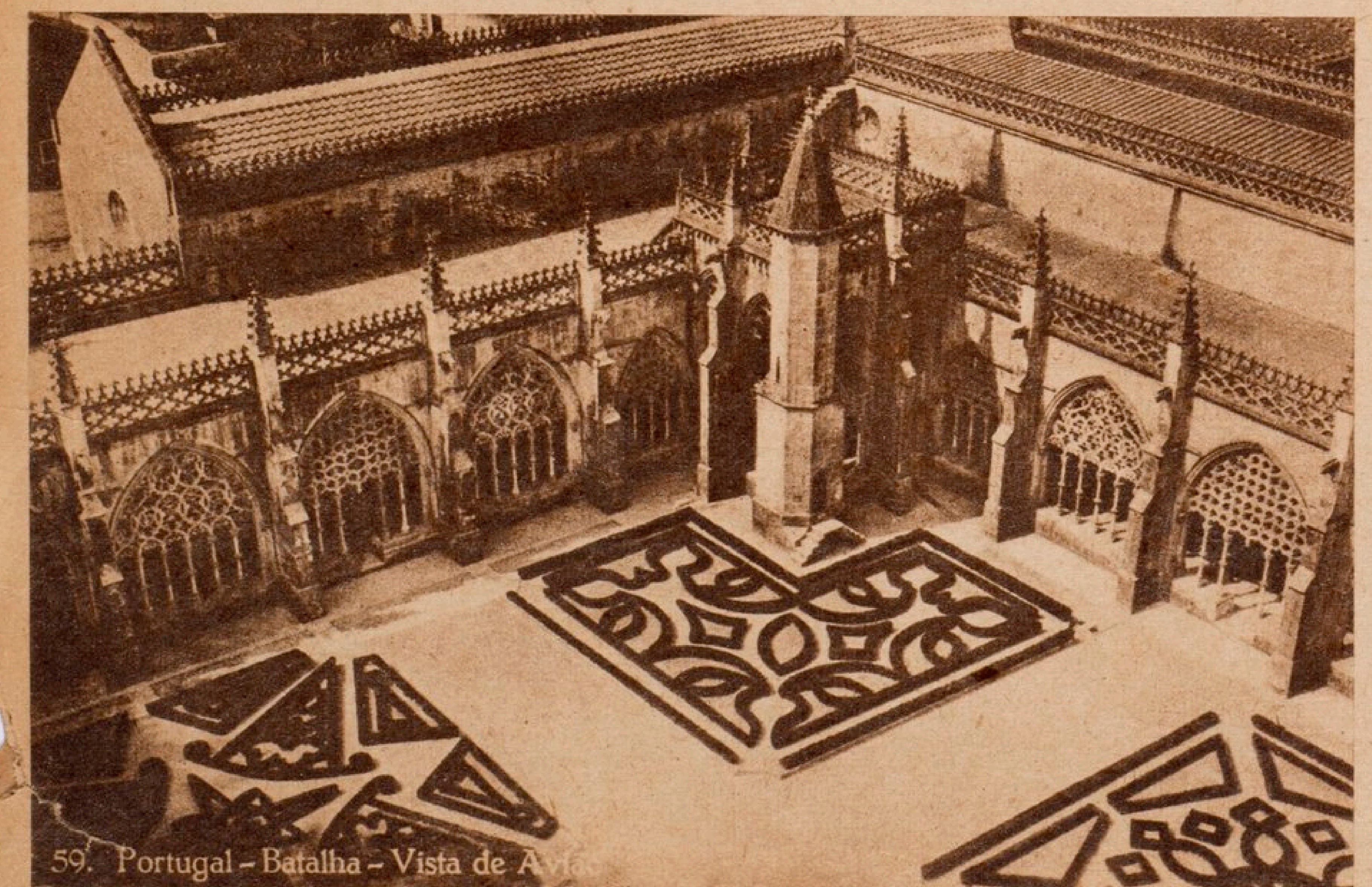
Les Portugais sont petits, gros, ils ont le teint olivâtre, ils parlent une langue qui est un espagnol bâtard, qui n'a pas de sonorité et vibre bizarrement. Les « z » et les « r » sont très accentués. Ils affichent ouvertement leurs sentiments pro-anglais et attendent calmement l'invasion allemande dont on les menace. Ils s'ingénient à parler le français dès qu'ils peuvent vous être utiles. La situation géographique de leur pays a fait d'eux un peuple de marins, d'hommes audacieux, qui ne craignent pas d'affronter de longs voyages pour rapporter leur butin de café et de diamants. Leurs maisons petites et mal bâties sont peintes à l'extérieur de couleurs claires et gaies. Dans les faubourgs, un grand nombre d'entre elles sont couvertes de carreaux de faïence aux dessins pittoresques. Hors de la ville, à Sintra, à Estorie, l'on visite des monuments et des églises en albâtre rouge, où l'influence coloniale se manifeste en longues cordes de pierre qui s'enroulent autour des colonnes et suivent les dessins de la voûte. Souvenir de la liane de la forêt vierge.

Partout les Portugais montrent leur génie travailleur et pacifique. Ils accueillent aimablement la foule de touristes et d'émigrés qui se presse dans les rues étroites de Lisbonne, la Rua Aurea et la Rua Augusta et font résonner les hôtels et les cafés de leurs langues étranges. Ils disent eux-mêmes que leurs révolutions ne sont pas meurtrières et que la dernière, qui a instauré Oliveiro de Salazar, n'a blessé qu'un seul homme. Ils entourent les cornes des taureaux d'étoupe dans leurs corridas, pour protéger les chevaux des toréadors, et défendent la mise à mort.

La nuit, le flot de lumières sur la grande Avenida 24 de Julio, les magasins brillants, la foule qui se promène, tout respire une insouciance oubliée. L'on va dans les cabarets écouter les fados, ces mélopées anciennes, nerveuses et sensuelles, que certains Portugais n'aiment plus parce qu'elles parlent de faits de guerre et sont d'une sauvagerie répréhensible.

Notre coquille de noix

Le bateau portugais qui devait partir pour notre long voyage, l'Angola, venait du Brésil, l'ancienne colonie portugaise, et n'arrête à Lisbonne que cinq jours pour décharger. C'est un petit bateau de passagers de 7.000 tonnes qui appartenait antérieurement à une compagnie belge ; il fut coulé à Madère dans l'autre guerre, puis renfloué et radoubé, il continue le ser-



Une vue de l'Aviao de Batalha. Le Portugal, l'un des rares pays européens que la guerre ait épargnés, est le carrefour international des réfugiés.

L'avenue du 24 Juillet à Lisbonne. A gauche, le port s'étale en demi-cercle au pied des maisons qui composent la ville.



De l'armée d'Orient à celle des Indes

Le départ du général Wavell sera très regretté en Egypte où ses victoires militaires aussi bien que sa forte personnalité lui avaient valu rapidement une vive popularité. Elève d'Allenby, dont il possède quelques-unes des qualités caractéristiques, au premier rang desquelles il faut citer la clairvoyance et la rapidité dans les décisions, le général Wavell était, pour tous ceux qui le connaissaient, l'incarnation du magnifique esprit de résistance britannique et il inspirait, comme tel, un sentiment de confiance illimitée. En moins d'un an, il a liquidé l'armée du général Graziani et conquis l'Abyssinie. Ses exploits, il les a souvent accomplis avec des forces relativement réduites. Il ne serait pas impossible que sa connaissance des choses russes ait influé sur son transfert aux Indes.



Le délégué du cabinet de guerre anglais

Le capitaine Oliver Littleton qui vient d'être délégué par le cabinet de guerre anglais dans le Moyen-Orient où il prendra, suivant les propres termes du communiqué annonçant sa nomination, « toutes les mesures, autres que militaires, nécessaires à la poursuite de la guerre ». Conseiller privé de la Couronne et ministre du Commerce depuis 1940, il a une carrière politique des plus rapides, n'étant membre de la Chambre des Communes que depuis très peu de temps. Il a pris part à l'autre guerre et, de 1915 à 1918, a été cité trois fois dans les dépêches. En 1916, il a été décoré du D.S.O. En 1920, il a épousé Lady Moira Godolphin Osborne, quatrième fille du 10ème duc de Leeds. Il a fait ses études à Eton et au Trinity College de Cambridge. C'est l'un des techniciens économiques les plus cotés d'Angleterre.

vice pour les Portugais. Tout modeste qu'il soit, il prenait à bord des passagers de marque : le gouverneur de l'île portugaise de Saint-Thomé, qui se trouve sur l'Equateur même, le neveu du Négus, Araya Sélassié, la princesse Eugénie Radziwill, nièce du roi de Grèce, et son mari le prince Radziwill, seul héritier du titre de la plus grande famille de Pologne, plusieurs officiels britanniques. Nous étions en pays amis : dans la cabine du commissaire et de l'officier de radio, à côté de la photographie de Salazar, un portrait de Churchill et du roi et de la reine d'Angleterre proclamait leurs sympathies. Sur notre coquille minuscule, après quelques jours de houle et d'humidité chaude sur la mer des Tropiques, tout le monde se connaissait et nous ne formions plus qu'un seul groupe. La bonne entente, les jeux et l'esprit de taquinerie nous ont fait oublier les longueurs du voyage. Quand nous arrivâmes à Madère, l'unité ne s'était pas encore créée. Nous partions à deux ou trois visiter Funchal, l'île principale du petit archipel. Une grande montagne verdoyante, dont les bas-flancs étaient parsemés de toits rouges. Nous mettons pied à terre par une chaleur torride. Les habitants du pays en bottes de chamois blanches et en longues chemises nous offraient leurs voitures sans roues, montées sur patins de bois à cause des pentes et attelées à des bœufs. Madère n'est qu'un parterre de fleurs embaumées.

L'escale de San Vicente aux îles du Cap-Vert m'avait séduit. Jalon important de la route Europe-Amérique du Sud, elle était la plus connue à bord. Je croyais trouver une exubérante végétation et une nature généreuse. Amère déception. Le consul d'Angleterre est venu à bord pour saluer nos hôtes princiers. Tous les consuls du monde, nous disait-il, lui tiennent compagnie à cause du trafic maritime, mais aucun autre blanc n'oserait demeurer sur ce rocher sec et jaune, où les nègres maladifs chargent un charbon poussiéreux, de qualité inférieure sur les cargos de passage. Aucun fruit, aucun produit. L'abattement de la lourde chaleur africaine.

Les rescapés de Freetown

Après les îles du Cap-Vert, nous longions la côte de Guinée, la Sierra Leone et Freetown, sans pouvoir arrêter dans aucun port belligérant, car telle est la condition imposée aux navires neutres pour leur permettre de naviguer. Ils doivent laisser tous leurs feux allumés, leur drapeau national bien en évidence, accepter la surveillance et l'arraisonnement des bateaux des pays en guerre. A 300 milles de Freetown, pendant une fête foraine que le commissaire du bord avait organisée, avec le concours de l'orchestre et de plusieurs cuisiniers qui servaient des friandises portugaises, la sirène mugit, les machines cessent leur battement.

La fête suspendue en plein élan, tous les passagers sont sur le bastingage. On a vu au loin une torche électrique signaler S.O.S. Puis, à la lumière des projecteurs, dans l'opaque brouillard où la mer et le ciel confondaient leur nuit, surgissent deux canots de sauvetage et des marins à demi nus, munis de leurs ceintures. On s'empresse de les hisser à bord. C'est l'équipage d'un cargo anglais. Il a été torpillé quelques heures auparavant. Deux torpilles l'ont coulé en 8 minutes. Tout le monde est sauvé, excepté un homme de chauffe qui a été noyé dans la chambre des machines où la torpille a fait irruption.

Ils n'ont pas l'air émus. Avec un sang-froid étonnant, ils répondent à nos questions, se restaurant lentement des restes du festin de la foire. Le neveu du Négus, Araya, a fait venir dix bouteilles de whisky qui sont les bienvenues. Le capitaine du cargo est maussade. Non seulement il a coulé sa cargaison, mais il rentrait se marier en Angleterre. Il avait acheté un gâteau de mariage au Cap, parce que l'on n'en fait plus chez lui, et voici qu'il est perdu. Il avait juré en montant sur son canot qu'il ne reprendrait plus jamais la mer. Mais il est déjà anxieux de retrouver sa compagnie de navigation pour avoir un nouveau bateau, car la mer c'est sa vie, il ne la quittera pas. Un canot a été écrasé par l'explosion, le second qu'ils ont pu utiliser n'avait plus son gréement. Le poste émetteur de radio automatique était trop faible pour qu'on entende son appel. Mais les marins sont heureux. Ce sont des hommes jeunes, pour la plupart des volontaires. Ils sont reconnaissants de l'hospitalité portugaise. On a trouvé pour eux en un soir des vêtements, des souliers dont ils avaient grand besoin.

Je parle au « sparks », le jeune aspirant télégraphiste. Il en est à son deuxième torpillage. Il a 18 ans et il s'est engagé au début de la guerre, car il veut faire une carrière dans la marine et devenir, ce qui est très difficile et nécessite beaucoup de « bourrage de crâne », me dit-il, un « flag-lieutenant », sur le vaisseau amiral. « Vous n'avez pas peur ? » — « Oh ! fait-il, on s'y habitue, mais le pis est que l'on s'aperçoit que le monde n'est pas très intéressant. »

Ils dorment dans les salons, dans les rares cabinets disponibles en attendant le prochain port, Saint-Thomé.

L'arrivée triomphale du gouverneur

Le gouverneur de Saint-Thomé et sa famille nous quittent après de longs adieux et nous allons à terre pour voir la cérémonie préparée en leur honneur. La milice de l'île est là, une centaine d'hommes aux casques de cuivre poli, aux uniformes propres, pieds nus. Ce sont des noirs de haute taille, choisis pour leur force et leur enthousiasme. Ils ont apporté les vieux canons de l'île, qui tirent de joyeuses salves, et le corps des sapeurs-pompiers, accompagné de la pompe de l'île, suit aussi en uniforme et pieds nus. Toute l'île, en costume de gala, calicots brillants et bijoux locaux en écaille, hurle à pleines poitrines : « Viva o gobernador ! Viva a Republica ! » Le gouverneur, une couronne de roses sur le front, prodigue des sourires radieux. Saint-Thomé a trouvé son chef et le journal local publiera le lendemain en première page les photographies de l'heureux événement.

Au marché, des femmes aux robes rouges ou jaunes portent leurs enfants enveloppés dans leurs étoffes sur le bas du dos, et des nègres bruyants se répandent autour des carrés tracés sur le sol et réservés à chaque marchand. Le poivre, les épices, les noix de coco, la chair de requin. Tout cela côte à côte, en petites piles entassées sur des enveloppes fibreuses de cocotier, au prix que vous voudrez : 15 noix de coco, ou 5 pour un demi-escudo (une petite piastre), ou 100 bananes, ou 5 ananas, ou moins. Pour eux, toutes les pièces de monnaie ont égale valeur et ils ne savent s'en servir qu'une à une.

L'Angola

C'est la grande colonie portugaise, à l'ombre du Congo belge.

Des forçats qui ont terminé leur peine montent à bord. Ils sont ramenés en Mozambique, vieillis et abrutis par 20 ans de travaux forcés. L'un d'eux raconte qu'il a tué trois hommes : un blanc parce qu'il l'ennuyait, et deux nègres qui le poursuivaient pour son premier crime. Une femme a tué un colon. « Je travaillais ma terre depuis mon enfance, dit-elle, quand un blanc est venu avec un papier me dire qu'elle lui appartenait. Je lui ai dit de s'en aller, il a refusé et m'a battue. Je l'ai tué, et je le ferais encore si l'on vient me reprendre mon champ. » L'incident jette un froid sur le bateau.

Lobito, tête de ligne du chemin de fer qui monte à Elizabethville et dessert les mines de cuivre du Haut Katanga, dans le Congo belge, est une ville riche et plate, sans intérêt.

Le voyage touche à sa fin.

Le « Flying Boat » de Lourenço-Marquès

Nous arrivons à Lourenço-Marquès après 27 jours : une mince plage au bas d'une colline ourlée d'arbres tropicaux et de riches villas. Deux jours plus tard, l'énorme « Flying Boat » de la British Airways nous emporte au-dessus de la côte de Mozambique étendue en carte précise et riche sur des centaines de kilomètres. Nous la suivons en territoire de Tanganyika, à Dar-es-Salam, puis Mombasa, le grand port de l'Afrique Orientale, aux rangées incalculables de petites maisons identiques, aux toits de tôle rouge ondulée. Nous traversons la dense forêt équatoriale où, de l'avion, les villages indigènes tracent le cercle régulier de leurs murs de protection contre les bêtes féroces, où s'éparpillent à l'intérieur les petits disques des huttes de paille.

De Khartoum au Caire, sur des étendues rocheuses et désolées, des arbustes et des herbes brûlés impriment sur le sol d'immenses bouquets de fleurs noires. C'est bientôt Le Caire et j'ai peine à le croire. Plein d'images enivrantes, je garde le souvenir inoubliable d'une longue randonnée.

ABY HARARI

MON ONCLE ADOLF HITLER

par PATRICK HITLER

Les dépêches ont rapporté, il y a quelques jours, que le propre neveu d'Adolf Hitler venait d'être autorisé à changer de nom et à s'engager dans l'armée anglaise, pour combattre les dictatures. Il faut dire que Patrick Hitler, qui est le fils d'Aloïs Hitler, demi-frère du Führer, mène une grande campagne anti-nazie en Amérique. Par la parole et par la plume, il n'a cessé, depuis quelque temps, de faire des révélations sur le régime nazi et ses chefs. Ci-après, nous reproduisons un article écrit par Patrick Hitler, dans lequel il raconte quelques-uns de ses démêlés avec son oncle.

Lorsque mon père, Aloïs Hitler, demi-frère du dictateur de l'Allemagne, quitta ma mère, je n'étais qu'un enfant. Ma mère Brigitte étant anglaise, je continuai à demeurer en Angleterre, avec, parfois, quelques séjours en Irlande, dont ma grand'mère maternelle était originaire.

A l'âge de dix-huit ans, j'occupai une assez bonne situation comme teneur de livres, dans une maison de constructions tout près de Londres. Je menai une vie tranquille et rangée jusqu'au jour où je reçus un télégramme de ma tante Angela, sœur de mon père. La dépêche était ainsi conçue : « Père mourant. Viens immédiatement Berlin. *Tante Angela.* »

Ici, il faut que je dise que j'avais rencontré mon père l'année précédente. En sa compagnie, je connus son demi-frère Adolf. Cela se passait en septembre 1929. C'était l'anniversaire de la fondation du parti national-socialiste, et mon père, grâce au chauffeur d'Adolf, avait pu obtenir des cartes d'entrée pour le grand Congrès qui devait se tenir à Nuremberg.

Munis de ces billets d'entrée, dont on se disputait généralement la faveur, nous nous rendîmes à Nuremberg, pensant pouvoir occuper une place de choix. Il en fut tout autrement. Nous dûmes attendre quatre heures, sous un soleil brûlant, derrière un cordon d'agents de police. Lorsque fut annoncée, enfin, l'arrivée d'Adolf Hitler, ma belle-mère (mon père s'était remarié) rempit le barrage et se précipita vers le leader du parti national-socialiste. Elle lui dit quelques mots et je le vis chercher des yeux jusqu'à ce qu'il eût rencontré les miens. Il me sourit, avec l'air de me dire : « A bientôt ».



Patrick Hitler, neveu du Führer allemand, vient de s'engager dans l'armée britannique. Ayant été l'objet de nombreuses vexations de la part de son oncle, qui lui avait notamment demandé de renoncer à son nom, Patrick Hitler avait quitté l'Allemagne pour s'établir en Angleterre où il avait, d'ailleurs, vécu jusqu'en 1929.

Hitler se déguise

Quelque temps après, je me trouvais dans la demeure de mon père, située au quartier ouvrier, au nord de Berlin. La nuit commençait à tomber, lorsque nous entendîmes la sonnette d'entrée. Mon jeune demi-frère — un enfant de sept ans — alla ouvrir. Mais il revint aussitôt en nous disant : « C'était un mendiant, et j'ai cru bien faire en n'ouvrant pas. » Néanmoins, la sonnette se fit entendre à nouveau avec une certaine insistance. Ma tante Angela, qui se trouvait avec nous, alla à son tour voir de quoi il s'agissait. Elle revint accompagnée d'un homme vêtu d'un vieil imperméable, sale et déchiré à divers endroits. En outre, l'homme portait une casquette enfoncée jusque sur les yeux. Quand il l'eut ôtée, nous reconnûmes Adolf Hitler. Mon père exprima son étonnement de le voir arriver aussi furtivement, et surtout dans ce déguisement. Adolf souria et lui répondit : « Que veux-tu ? Les ouvriers de Berlin ne m'aiment pas, alors je suis obligé de prendre des précautions... »

Mon oncle s'assit et pendant qu'il dévorait littéralement le gâteau préparé par ma belle-mère, il ne cessait de parler de lui. Il nous demanda successivement (sans d'ailleurs nous donner le temps de répondre) si nous avions entendu son dernier discours, si nous avions lu ce que les journaux écrivaient sur son compte, si nous pensions qu'il arriverait bientôt au pouvoir, et si... et si... Pendant qu'il parlait ainsi avec enthousiasme de lui-même, de ce qu'il avait fait, et de ce qu'il comptait faire, sa mèche lui tombait constamment sur le front, et il passait son temps à la relever d'un geste qui semble avoir été étudié minutieusement !

« Ma famille est composée d'idiots ! »

Depuis ce soir-là, mon oncle Adolf avait fait une énorme impression sur moi. Je dois avouer que son regard m'avait hypnotisé et que les idées qu'il débitait à une cadence vertigineuse m'avaient séduit, étant donné que j'étais encore très jeune et que mon sens critique n'était pas encore suffisamment développé. Mais malgré mon jeune âge, je sentis que mon oncle était une grande personnalité, un héros, dont j'étais fier d'être le neveu, ou plutôt le petit-neveu. Mais je n'allai pas tarder à revenir sur mon opinion...

Etant rentré en Angleterre, j'y appris, en automne 1939, le triomphe électoral de mon oncle, qui devenait ainsi le chef de la fraction la plus importante du Reichstag — je dis la plus importante à cause de son dynamisme. Je sentais que ma parenté avec le grand homme m'obligeait à lui être utile. A ce moment-là, le ton de la presse anglaise n'était pas toujours très flatteur à l'égard de mon oncle. J'écrivis à mon père, lui demandant ce que je pourrais faire pour l'« oncle ». Il me répondit que je devrais donner quelques interviews à la presse anglaise, afin de rétablir les faits qu'elle avait dénaturés. Jugeant l'idée excellente, je me mis en rapport avec quelques grands journaux et je leur fis des déclarations. Ils les mirent en évidence, leur donnant la grande vedette. A leur tour, les correspondants des journaux américains câblèrent le résumé de mes déclarations et toute la presse d'outre-Atlantique reproduisit ce que j'avais dit. C'est alors que je reçus le télégramme m'enjoignant de partir pour Berlin, sous prétexte que mon père était mourant.

Mon père et ma tante Angela m'attendaient sur le quai de la gare. Ils hélèrent aussitôt un taxi et me conduisirent dans le petit hôtel qu'habitait l'oncle Adolf. Dans le taxi, ma tante m'expliqua que ce dernier était très monté contre moi à cause de mes interviews, et que c'était lui qui avait ordonné qu'on me fit venir à Berlin. Dès que nous nous fîmes annoncer, Adolf Hitler nous reçut. Il nous pria de nous asseoir, du bout des lèvres, et se mit aussitôt à marcher de long en large, comme un véritable possédé. J'avoue que nous fûmes terriblement intimidés, au point que nous n'osâmes pas dire un mot. Quant à lui, il énonçait des mots inintelligibles, ne semblant même pas s'apercevoir de notre présence. Sa chevelure était dans un tel désordre qu'on eût juré un fou. Tout d'un coup, il s'arrêta, et, tout en regardant le mur, il s'exclama, en hurlant : « Il n'y a qu'à moi que ces choses-là arrivent ! Je suis entouré d'une bande d'idiots ! Y compris les membres de ma propre famille, qui sont encore plus idiots que les autres ! Idiots, triples idiots, avez-vous juré de détruire ce que j'ai édifié avec tant de peine ? » Puis, se tournant vers nous, il rugit : « Oui, vous n'êtes que des idiots immondes ! Vous trouverez moyen, si je vous laissais faire, de m'anéantir ! Ma propre famille m'anéantir ! Il y a deux jours, la presse de Hearst m'a appelé à Munich, pour me poser des questions personnelles ! A moi ! »

La tante Angela essaya de le calmer. Mais Adolf, complètement déchaîné, poursuivit : « J'ai toujours écarté, avec mille peines, tout ce qui concerne ma personne et mes affaires privées. Personne ne doit jamais savoir qui je suis, ni d'où je sors ! » Le ton devenait de plus en plus méprisant : « Même dans mon propre livre, je n'ai pas soufflé mot de mes origines. Et tout d'un coup on me découvre un neveu ! Ces maudits journalistes vont faire des enquêtes ! Ils lanceront leurs reporters sur la piste, et ils finiront par découvrir d'où je proviens ! Ils vont savoir tout sur notre passé... » Puis, brusquement, il éclata en sanglots. Ses mains étreignaient fortement sa tête. Et, dans un flot de larmes, il s'écria : « Idiots ! Idiots ! Vous allez détruire mon œuvre ! Les affaires de famille sont des affaires privées et qui doivent rester secrètes. Je ne supporterai jamais qu'elles soient étalées en public et discutées dans les cafés ! Ce jour-là, ce sera ma fin. Ce jour-là, JE M'ENVERRAI UNE BALLE DANS LA TETE ! »

Ses larmes cessèrent comme par enchantement. Il vint vers moi, aimable et séducteur. D'une voix presque attendrie, il me dit : « Tu vas retourner à Londres. Tu convoqueras les journalistes, tu leur diras que tu avais été victime d'un malentendu et que, maintenant, tu viens de découvrir que tu n'es pas du tout mon neveu. »

Le ton était calme et affectueux. Mais ses yeux ne quittaient pas les miens. Loin d'avoir l'air de supplier, ils ordonnaient. Une fois encore, ils m'hypnotisaient...

« Tu n'es pas mon neveu ! »

Retourné en Angleterre, ma vie y devint difficile. Personne ne voulait de moi comme employé, à cause de mon nom. Je décidai donc de regagner une fois de plus Berlin. Je passerai sur toutes les démarches que je dus faire avant d'obtenir un entretien avec mon oncle. Il me reçut enfin dans son bureau privé. Vêtu d'une veste de S.A. et d'un pantalon de couleur brune, il semblait être particulièrement aimable, ce matin-là : « Assieds-toi, mon petit. Que voudrais-tu faire au juste en Allemagne ? » Lui ayant dit que je cherchais du travail, il me répondit : « Ça peut se trouver ! Je vais dire deux mots à Hess. » Puis il me remit 500 marks, en me disant que je devrais veiller à ce que cette somme ne fût pas dépensée en des futilités, car elle devait me suffire jusqu'au moment où j'aurais trouvé un emploi. Il faut croire que mon oncle ne fut pas très pressé de m'en trouver un, car je demeurai plusieurs mois à attendre. Enfin, on me trouva un misérable travail, qui devait me rapporter 125 marks par mois. Juste de quoi ne pas mourir de faim...

Quelque temps après, je trouvai une meilleure place chez Opel. Mais il faut croire que mon oncle, qui avait mis des espions à mes trousses, était fâché contre moi, car un jour que je le rencontrai à Berchtesgaden, il me dit : « Une fois pour toutes, il faut que tu comprennes qu'il est « inutile » que tu racontes partout que tu es mon neveu. Tu entends : une fois pour toutes ! »

La maison Opel me transféra quelques mois plus tard à Berlin. Je reçus, un matin, un coup de téléphone de la Chancellerie, me priant de passer d'urgence. Il faut dire que lorsque mon oncle désirait me voir, c'est toujours par l'intermédiaire d'un policier qu'il me convoquait, comme si j'étais un criminel ! Il me reçut dans la salle réservée aux conférences ministérielles. Et, sans même me saluer, il s'écria : « Tous les jours, je reçois des plaintes contre toi. J'en ai assez ! Je voulais t'aider, mais tu as mis ma patience à bout. J'en ai assez, assez, assez ! » Après quoi, il me tint un long discours de préceptes généraux, comme s'il se fut trouvé à une réunion électorale. Quant aux sujets des plaintes formulées contre moi, il se garda bien de me les révéler, bien que je lui en eusse fait la demande à plusieurs reprises. Il disparut ensuite, non sans m'avoir lancé au visage un « Heil » retentissant, le bras tendu.

Jusqu'en 1938, je ne devais pas revoir l'« oncle ». A cette époque, je reçus du ministère de l'Intérieur une convocation m'enjoignant de me rendre à la Chancellerie. Adolf Hitler me reçut aussitôt, et, sans s'apercevoir de ma présence, il allait et venait, écumant de rage. Au bout d'un quart d'heure qui me parut interminable, il s'exclama, en me regardant, cette fois-ci, en face : « Ta conduite est inqualifiable ! On t'a rencontré la semaine dernière au bal russe ! On me raconte que tu ne fréquentes plus que des comtes et des baronnes. Ce n'est pas là ton milieu. Et puis, il y a autre chose. Ça fait déjà quelque temps que tu te trouves en Allemagne. Il serait temps de te naturaliser. Je ne puis d'ailleurs continuer à autoriser un Anglais à travailler en Allemagne ! Tu vas faire immédiatement ta demande de naturalisation, tu m'entends ? Immédiatement, sinon... »

Je me gardai bien d'obéir à l'ultimatum de mon oncle. Et, non seulement je ne fis pas la demande, mais, sur le conseil de mes amis, je fis mes préparatifs pour quitter l'Allemagne. Et, en janvier 1939, je pris congé de toutes mes relations... sauf de mon oncle, car j'avais jugé plus prudent de ne pas me rendre à la Chancellerie...

Mussolini, comme Hitler, voit sa famille se dresser contre lui.



Dominique Mussolini, âgé de 57 ans, c'est le cousin du Duce. Il ne professe pas une grande admiration pour son parent puisqu'il a, il n'y a pas longtemps, demandé à être naturalisé américain. Il réside actuellement à MacDonald, dans l'Ohio.



LES DRUZES

SEIGNEURS DE LA MONTAGNE

Dans les sentiers montagneux bordés de pins, le voyageur avance lentement, admirant une nature épanouie.

Au tournant d'une route, on remarque, enfouie dans la vallée, une agglomération de maisons que baigne le soleil. Au sommet d'une colline se dresse la majestueuse figure d'un cavalier portant le « chirwal », ample pantalon plissé, et le gilet court brodé d'or. A la taille, la ceinture de cuir s'orne d'un couteau et souvent d'un revolver. Le costume est recouvert d'une ample « abaya », tunique de couleur sombre. Sur la tête, un turban blanc ramené au-dessous du menton complète l'accoutrement de ce guerrier. C'est un Druze...

ILS VINRENT D'EGYPTE

C'est d'Egypte que ces hommes vinrent s'installer au Liban, il y a une dizaine de siècles. Chassés par les musulmans, ils avaient trouvé chez les Libanais maronites un foyer idéal pour la propagation de leurs doctrines. Un de leurs chefs, Fakhr el Din, l'Emir à la Croix, est célèbre dans l'histoire.

Mais par la suite, soutenus par les Turcs, suzerains de la Syrie et du Liban, ils se livrèrent contre les Maronites à de tels excès que la France intervint. Le Liban devenu autonome en 1861, ils durent quitter en masse ce pays pour gagner la région du Hauran, dans l'Anti-Liban, qu'ils appelèrent le Djebel Druze.

Il reste encore aujourd'hui des colonies druzes au Liban, dans les environs de Chouf et de Djezzin.

DES SEIGNEURS DE LA TERRE

Les Druzes ne sont pas sémites. Ils se distinguent par un visage plein, un cou fort, un teint très coloré, des moustaches de vieux sergent-major. Ils sont forts et agiles. Comme les barons féodaux, leur noblesse est celle de la terre. Les propriétaires fonciers sont les seigneurs de la montagne.

Mais les membres de certaines familles, qu'elles soient propriétaires ou pas, ont des titres de noblesse : les Arslan, les Jumblat, les Chehab, les Atrache sont les plus connus. Et le plus célèbre parmi ces derniers est Sultan El Atrache pacha qui vient de se joindre aux troupes libératrices de la Syrie et du Liban.

Sa renommée a dépassé le cadre relativement restreint de l'Orient mystérieux. Les magazines américains lui ont consacré des articles où, naturellement, il y avait une bonne part d'imagination.

En 1925, le Djebel Druze est en révolte. Sept mille guerriers sous la conduite de Sultan El Atrache pacha attaquent, à Salkhab, 30.000 hommes français et coloniaux commandés par le général Michaud, les attirent dans les passes des montagnes et les déciment à l'arme blanche. Soixante mille hommes sous les ordres du général Gamelin sont envoyés en hâte pour renforcer les troupes battues. Il leur faudra plus d'un an pour venir à bout de la résistance de ces splendides guerriers. Sultan El Atrache est condamné à mort, mais parvient à fuir. Ses partisans poursuivent la guérilla, de sorte que les autorités françaises sont obligées d'amnistier le chef druze, d'accorder l'autonomie au djebel dont Sultan El Atrache devient le gouverneur.

LES FEMMES

La femme druze est belle, de cette beauté sauvage et naturelle qui rappelle les montagnes qui l'entourent.

Elle porte une longue tunique blanche qui lui couvre le corps, ne laissant paraître du visage que le nez et un seul œil.

Le Druze est monogame. Il se marie suivant le rite spécial et secret que nul, en dehors que quelques membres de la secte, n'est parvenu à percer.

La noblesse se marie entre elle. Ainsi une Arslan ne peut qu'épouser un Arslan, car il lui est interdit de perdre son nom de jeune fille. Et si elle n'a pas de cousin ou de parent plus ou moins éloigné portant son nom, elle doit se résigner à demeurer vieille fille...

Les chefs font la loi et l'appliquent. Ils sont craints et respectés autant que la noblesse d'antan.

ILS N'OUBLIENT JAMAIS...

Un proverbe syrien dit : « Rancunier comme un Druze. » Les hommes de cette race, plus encore que les Saïdiens de Haute-Egypte, n'oublient jamais ni une insulte, ni un bienfait. Leur haine se transmet de père en fils, et il y a des familles ou même des villages entiers qui sont en guerre depuis des siècles. De temps à autre on se livre bataille. Il y a des tués d'un côté et de l'autre qu'il faudra naturellement venger. Et comme une lettre-chaîne, tout est à recommencer.

Ils ont de l'honneur le plus profond respect. Pour un Druze de haute caste, la parole donnée est sacrée.

D'ailleurs, il ne faut pas croire que ce sont là des peuplades sauvages et guerrières cachées dans leurs montagnes, ne cherchant que la guerre, effilant leurs armes pour la lutte.

Il existe parmi les Druzes des hommes distingués et raffinés d'une haute culture, ayant fait leurs études en Europe, parlant à la perfection les langues étrangères et qui ne dépareraient pas le salon de Mme de Caillavet — s'il avait encore existé.

La plupart des émirs sont racés jusqu'au bout des ongles et occupent dans la société syro-libanaise une place de choix.



Le grand chef druze, Sultan El Atrache pacha, serrant la main de M. Gabriel Puaux, alors Haut-Commissaire français en Syrie. Cette photo a été prise quelques semaines après la déclaration de la guerre.

UNE RELIGION SECRETE

On dit que les Druzes adorent le veau. Ceci n'est pas prouvé.

Mais il se peut qu'ils aient pour cet animal — comme certaines castes hindoues — un respect sacré. Il se peut aussi que, descendant des tribus bibliques qui adorèrent le veau d'or, ils aient gardé pour cet emblème une vénération spéciale.

Les Druzes ne parlent que l'arabe. Sous un vernis musulman, ils pratiquent, nous l'avons dit, une religion secrète dont la plupart ne connaissent d'ailleurs que les signes extérieurs. Seuls les chefs religieux — et ils ne sont pas nombreux — sont initiés aux pratiques du culte, qui sont transmis, toujours secrètement, au clergé, de génération en génération.

Ils croient cependant en un Dieu unique et à la métempsychose qui se poursuit après la mort jusqu'à ce que l'âme purifiée s'unit au premier des anges et demeure cachée en lui jusqu'au jour du jugement dernier.

Il n'existe pas chez eux de cérémonies du culte. Ils n'ont à proprement parler ni des temples, ni des saints, ni des idoles.

On les traite communément d'athées. Pourtant, ils croient en Dieu et reconnaissent la supériorité morale de l'homme sur le reste des choses vivantes.

Les Druzes sont au nombre de 70.000, et bien que constituant une infime minorité parmi les 4 millions de Syro-Libanais, ils ont réussi par leur courage, leur initiative, et surtout par la personnalité hardie et colorée de leurs chefs, à dominer le Hauran, devenu leur fief.

Leur religion, la mâle beauté des hommes et le charme sauvage des femmes, les qualités guerrières des soldats, l'ambiance dans laquelle ils vivent frappent l'imagination et font que ce peuple, petit par le nombre, occupe, grâce à sa vivante personnalité, une place marquée dans le monde oriental.



A El Anat, dans le Djebel, des cavaliers des escadrons druzes mangent le traditionnel « mansaff », qui est — en quelque sorte — l'équivalent druze du fameux « couscous » marocain.



Un bivouac de méharistes druzes à Aïn Goumgoum. A l'entrée du campement, le drapeau tricolore claque au vent. Les Druzes font partie des Compagnies légères du désert.

LA SYRIE ACCUEILLE SES LIBERATEURS



Le général Catroux, à son arrivée à la Résidence, à Damas, passe en revue la garde d'honneur. Au second plan, le bras en écharpe, le général Legentilhomme qui, comme on le sait, a été blessé au cours des opérations.



L'entrée des troupes britanniques et françaises libres en Syrie a été suivie par l'arrivée de grandes quantités de vivres qui ont été distribuées aux populations. Aujourd'hui, après avoir — pendant de longs mois — connu de dures privations, les régions déjà occupées sont assurées d'un ravitaillement régulier.



Les troupes britanniques ont été accueillies avec joie par la population de Syrie. Dès le premier contact, des relations cordiales se sont établies entre elles et les habitants, ainsi qu'on peut en juger par cette photo.



La jeunesse russe — qu'elle soit masculine ou féminine — est organisée sur le mode militaire. Voici la chefetaine d'une brigade de choc du Komsomol, qui est l'association de la jeunesse communiste russe.

En Russie

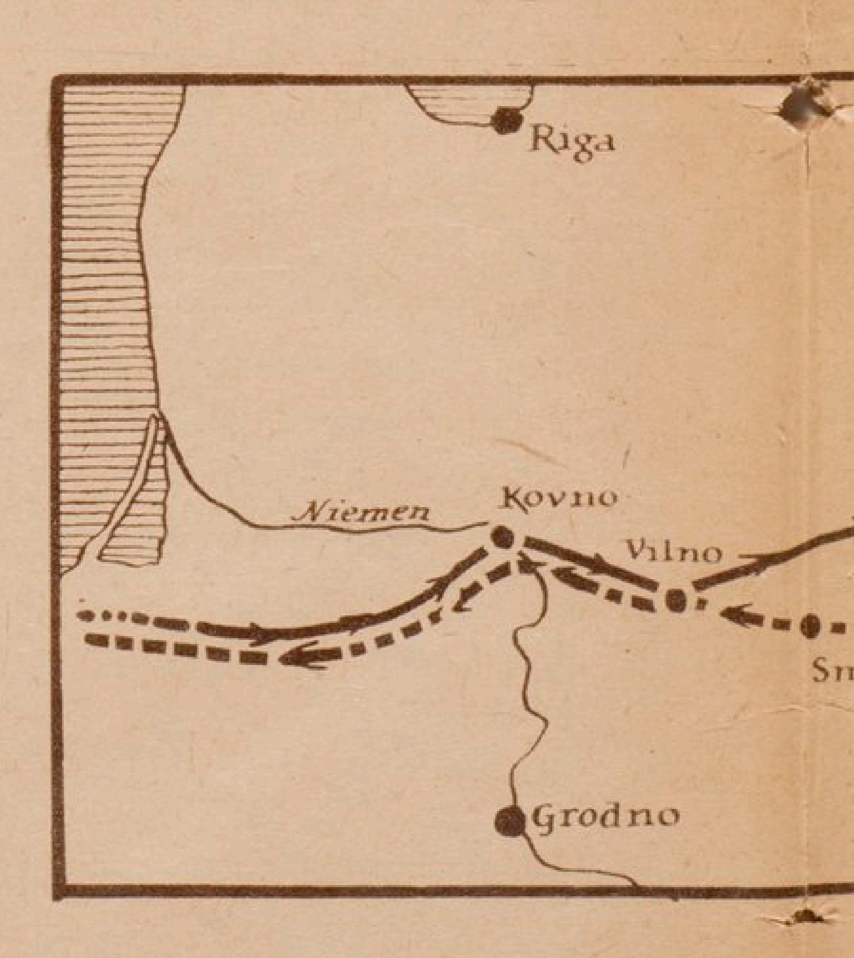
HOMMES FEMMES MOUJIKS

participent à la lutte



IL Y A 129 ANS, NAP

Le 25 juin 1812, Napoléon traversait le Niémen à la tête d'une armée d'un demi-million d'hommes dont la moitié avaient été recrutés en Europe centrale, en Espagne et en Italie. Le 17 août, il était à Smolensk. Le 7 septembre, ayant obligé l'armée russe à se battre à Borodino, il l'avait défaite mais non détruite. Le 14 du même mois, il entrait à Moscou. La ville était en flammes et l'armée russe se trouvait à 80 milles à l'Est. Après avoir attendu pendant cinq semaines à Moscou une demande de pourparlers de paix qui ne vint jamais, il ordonna la fameuse retraite qui devait lui coûter sa puissance et son empire. On voit, sur cette carte, les chemins suivis par les L'avance de l'armée impériale en direction de Moscou évoque l'itinéraire d'un siècle de distance, l'histoire semble recommencer. Se répétera-t-elle



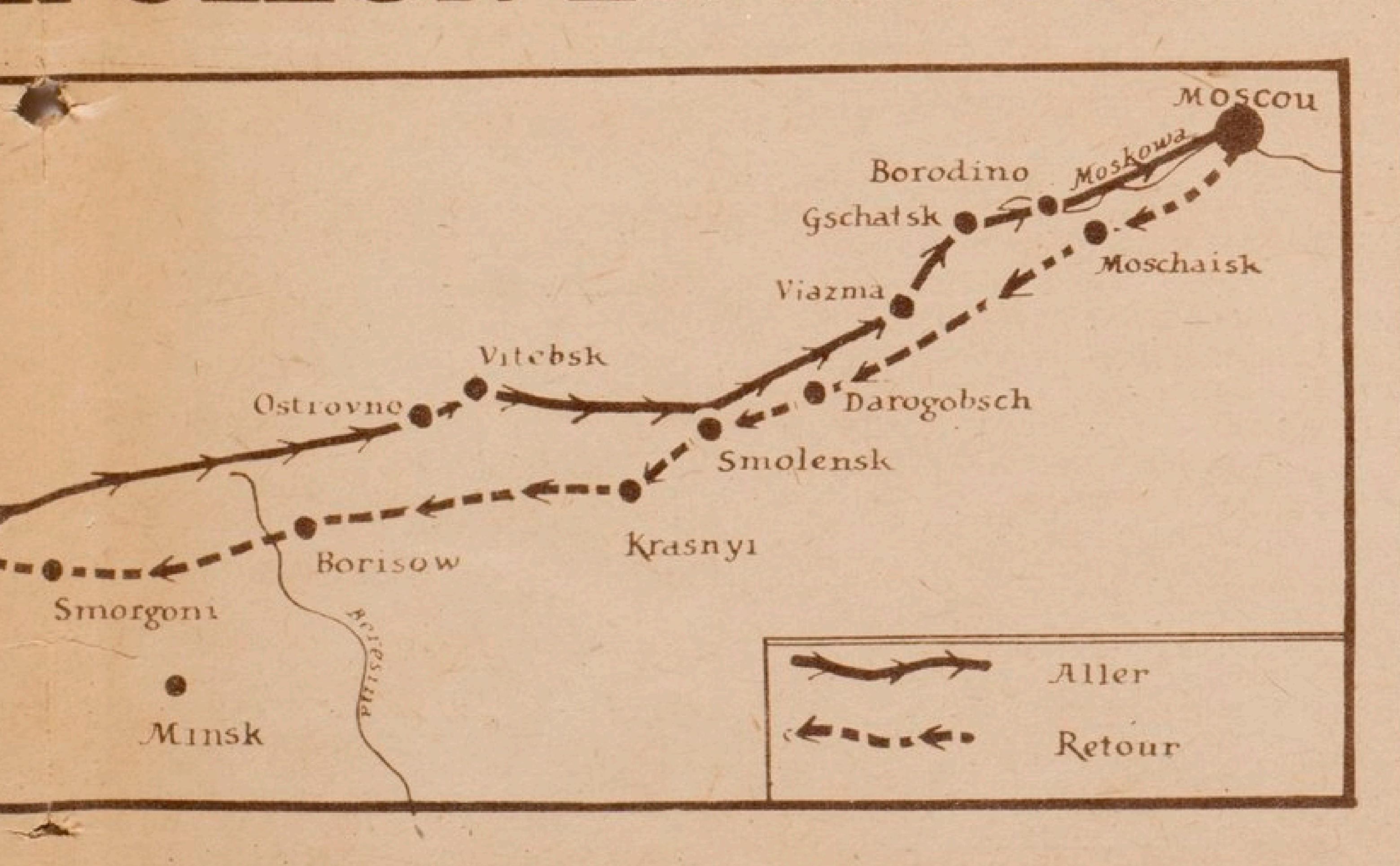


Un soldat de l'armée russe. L'étoile rouge, bien en vue sur la casquette, domine le visage heureux. Ce sont des millions de soldats comme celui-ci qui s'opposent à l'avance allemande. « De la Sibérie à la mer Baltique, l'armée rouge est la plus redoutable », dit une chanson de l'armée russe.



← Ces deux paysans — des moujiks, comme on les appelle — sont venus à la ville pour y discuter affaires... L'un d'eux, en attendant, roule une cigarette, car, en Russie, plus qu'en tout autre pays au monde, le tabac ne perd jamais ses droits.

APOLEON EN RUSSIE...



r les troupes napoléoniennes dans leur offensive et dans leur retraite. raire suivi par les troupes hitlériennes parties de Prusse-Orientale. A plus elle jusqu'au bout ? « Oui », a déclaré Staline dans son récent discours.

LE FRONT RUSSE CETTE SEMAINE

On voit sur la carte ci-dessus la direction et les points d'aboutissement approximatifs des diverses poussées allemandes en Russie au cours des derniers huit jours. On pensait généralement que la semaine qui vient de s'écouler serait décisive. Elle n'a, à bien prendre, été marquée par aucun événement susceptible de permettre d tirer une conclusion quant à l'issue définitive de la campagne. Sur certains points du front, l'avance allemanc s'est poursuivie à un rythme qui paraît toutefois s'être ralenti. Sur d'autres, les troupes soviétiques ont co tinué à contenir l'offensive ennemie. Dans l'ensemble du front, il semble que les Russes contre-attaquent s répit, infligeant à l'ennemi des pertes en hommes et en matériel qui, de l'avis même des milieux allemc d'Ankara, sont supérieures à celles indiquées dans les communiqués nazis. Dans le discours qu'il a pron ces jours-ci, Staline, faisant le bilan de la situation militaire, a déclaré que les troupes allemandes avaient o cupé toute la Lithuanie, la majeure partie de la Lettonie, la partie occidentale de la Russie blanche et une partie de l'Ukraine occidentale. A l'heure qu'il est, les troupes nazies se trouvent en face de la ligne Staline, composée, aux dires de certains techniciens, de fortifications redoutables. Il semble que c'est le long de cette ligne que se livrera la véritable bataille de Russie et il faut s'attendre, cette semaine, à voir se dérouler — en divers points du front — des combats terribles.

L'HUMOUR RUSSE

La Russie, dont il est tant question ces jours-ci, est certainement l'un des pays du monde où l'humour fleurit le plus. La chose, de prime abord, paraît assez étonnante. L'humour est, en effet, une plante qui ne pousse guère d'ordinaire sous les régimes autoritaires. Le fait est pourtant là. Sur toute l'étendue du territoire soviétique, l'humour connaît une faveur dont on ne trouve que très peu d'exemples dans le reste du monde.

■

TOUT LE MONDE DESSINE

Environ neuf mille journaux, publiés en cent langues différentes, paraissent actuellement en Russie. Sur ce nombre, la moitié au moins sont des journaux satiriques ou font paraître régulièrement des caricatures ou des « mots » blaguant tel ou tel détail de la vie en Russie. Ces journaux satiriques connaissent une circulation à laquelle seule peut être comparée celle des périodiques du même genre paraissant en Angleterre ou aux Etats-Unis. Le plus important, le « Krokodil », tire à plus de 700.000 exemplaires. Il publie dans chacune de ses éditions de cent à cent cinquante caricatures. La moitié au moins des caricatures publiées émanent de dessinateurs amateurs, car c'est là une autre caractéristique de la Russie actuelle : c'est qu'ils sont nombreux ceux qui, ayant un crayon en main, sont capables de faire un dessin ou un croquis amusants.

Ce n'est pas, d'ailleurs, que dans les journaux que l'on trouve des traces d'humour. Les grandes villes en sont pleines. Dans le fameux parc de la culture et du repos de Moscou, qui est l'un des plus beaux ornements de la capitale soviétique, on peut voir à toutes les extrémités d'allées, des statues conçues dans le genre burlesque dont l'une représente un promeneur qui, pour avoir cueilli des fleurs et marché sur les pelouses, est condamné à payer la bagatelle de douze roubles. L'autre, un fâcheux emmené par des agents pour s'être pris de querelle avec l'un des gardiens du parc. Ici, un monument fantaisiste rappelle au public que le parc est, avant tout, destiné au repos et qu'il faut, par conséquent, éviter le plus possible de déranger ses voisins. Là, une espèce d'allégorie montre que, pour la tranquillité générale, les visiteurs doivent garder leurs enfants à portée de leur main.

■

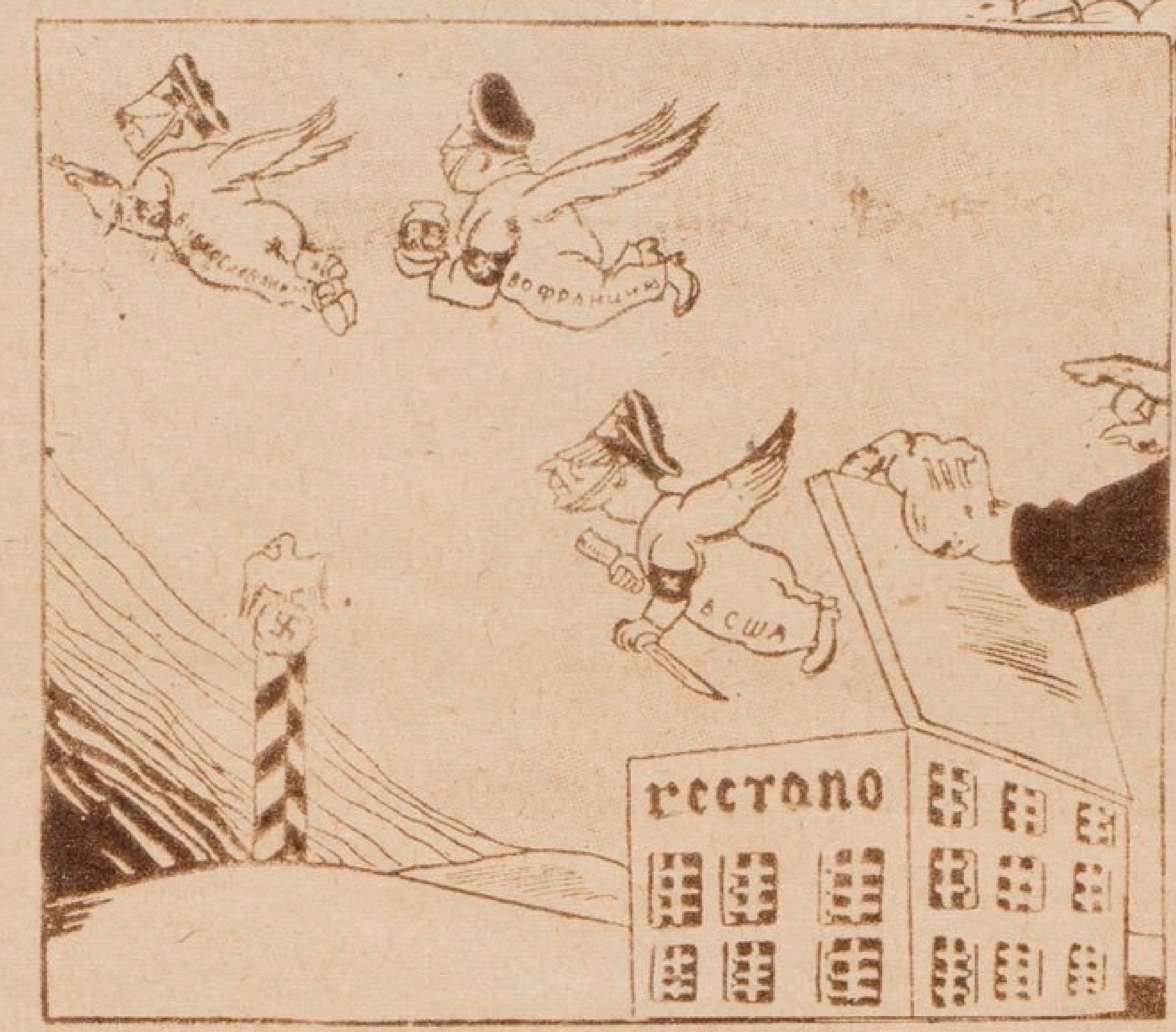
LA MEILLEURE DES ARMES

Le Russe, pris individuellement, n'est pas plus porté qu'un autre à l'humour et à la satire. Sous le régime tsariste, il était certes de tradition dans les classes moyennes et parmi les paysans de blaguer soit les gens au pouvoir, soit la situation dans laquelle se trouvait le peuple. Mais ces pointes adressées aux dirigeants n'étaient ni plus nombreuses ni plus acérées qu'ailleurs. Comment, dans ces conditions, expliquer la vogue actuelle de tout ce qui a trait à l'humour en Russie ? Simplement par le fait que la masse soviétique considère l'humour, la satire, comme des armes de premier ordre, grâce auxquelles il lui est possible de critiquer avec fruit les erreurs des dirigeants et, partant, d'améliorer sa situation.

« Le rire tue, déclairait, il y a deux ans, à une réunion d'écrivains à Moscou, le plus grand des caricaturistes russes de l'heure, Michael Koltzov. Ne l'oublions jamais. Une caricature, un dessin à charge peuvent venir plus rapidement à bout d'une situation défectueuse que n'importe quel article de journal ou n'importe quelle manifestation populaire. Pour les dirigeants également, la caricature est une arme qui peut rendre les plus grands services. Elle est, en effet, un moyen direct de frapper l'imagination populaire. »

La Russie est l'un des pays où l'humour fleurit le plus. Quand il a une revendication à formuler, l'homme du peuple l'exprime par un bon mot ou une caricature.

L'impérialisme de l'Axe vu par les « Izvestia ». La caricature est intitulée : « La marche vers la victoire sur la route des peuples sans défense ». On lit sur les placards : « Addis-Abéba, Alméria et Tien-Tsin ».



Cette caricature, de M. Otarov, est intitulé : « Tous les chemins mènent à la Gestapo ». Elle dénonce l'activité secrète de l'Allemagne qui dispose d'agents dans toutes les parties de l'Europe. Sur les oiseaux on lit : « Vers la Tchécoslovaquie, vers la France, vers les Etats-Unis. »

■

L'HEURE STRATOSPHERIQUE

Nous avons dit tout à l'heure qu'ils étaient nombreux, en Russie, ceux qui savaient faire usage d'un crayon. A peu près toutes les installations industrielles du pays ont un organe satirique dans lequel les ouvriers, à coups de caricatures et de bons mots, essayent de remédier aux défauts de l'organisation à laquelle ils appartiennent. L'un de ces organes les plus connus a pour titre : « Rasez-vous, s'il vous plaît. » Son but officiel est « de faire disparaître du visage de la production la couche bureaucratique qui pourrait le défigurer ». Certain jour, l'usine des ouvriers de laquelle ce journal est l'organe fut pourvue d'une horloge qui fut installée trop haut pour que l'heure pût être facilement vue. Un ouvrier s'empressa de faire une caricature sur ce sujet qu'il intitula : « L'heure stratosphérique ». Le lendemain, l'horloge était placée en un lieu où elle pouvait être aperçue sans la moindre difficulté.

■

L'EXEMPLE VIENT DE HAUT

Ce que ces organes ouvriers proprement dits font, les grands journaux du pays le font aussi. Les dix plus importants quotidiens de la presse soviétique ont environ 500.000 correspondants ouvriers et 1.000.000 de correspondants paysans, répartis dans tout le pays, et dont ils publient régulièrement des observations faites le plus souvent sous la forme de caricatures ou de bons mots. L'exemple vient, d'ailleurs, de haut et il semble que les dirigeants soviétiques aient été les premiers à suivre le conseil de Michael Koltzov et à adopter officiellement l'humour. Lazare Kaganovitch, qui longtemps fut le bras droit de Staline et dont certains pensent, d'ailleurs, qu'il est le beau-frère du dictateur rouge, accoutumait d'émailler ses rapports devant l'assemblée générale du parti de réflexions amusantes et de mots d'esprit qui lui permettaient d'obtenir plus facilement de ses auditeurs les décisions qu'il escomptait. Certain discours qu'il fit il y a deux ans et qui ne dura pas moins de quatre heures et demie est, paraît-il, un chef-d'œuvre à ce point de vue. Les discours de Potemkine, commissaire adjoint aux Affaires Etrangères, comportent très souvent des passages amusants. Le général Boudenny, commandant de la cavalerie soviétique, est un humoriste de classe pourvu d'un talent de caricaturiste certain.



Cette caricature de la « Pravda » représente un agent de la cinquième colonne allemande en Russie. L'homme, revêtu d'une armure, est armé de pied en cap et tient à la main une bombe prête à être jetée.

Quand ils ne blaguent pas l'organisation industrielle du pays, les journaux satiriques plaisantent de préférence les communications ou encore certaines institutions du régime au premier rang desquelles il faut placer la fameuse Guépéou. A propos de communications, il est un mot qui, depuis des années, vole de bouche en bouche en Russie. C'est celui-ci : « Prenez un express soviétique et voyagez pour tout le reste de votre vie. »

■

LA GUEPEOU, SUJET No 1

En ce qui concerne la Guépéou, c'est l'histoire suivante qui, depuis longtemps, connaît les faveurs de la foule : Un jour, un politicien bien connu décide de donner chez lui un grand banquet. Il adresse des invitations à une vingtaine de personnalités en vue. La veille du banquet, vaguement inquiet et craignant qu'un incident quelconque ne vienne troubler la réunion, il se rend à la direction de la Guépéou à laquelle il demande de bien vouloir glisser parmi les invités un certain nombre d'agents qui seraient prêts à intervenir le cas échéant. « Montrez-moi donc la liste de vos invités », demande le directeur. Le politicien s'exécute. Le policier étudie la liste avec attention. Puis : « Je crois inutile de vous envoyer des agents. Il y a déjà quinze hommes à nous dans cette liste. »

HISTOIRES RUSSES

Voici quelques histoires, parmi les meilleures publiées assez récemment par la presse soviétique :

Dans une rue de Léningrad, Une vieille femme portant sur ses épaules un lourd fardeau chemine péniblement. Passe un automobiliste.

— Montez donc, Babushka, dit l'homme. Je vais vous accompagner.

— Merci beaucoup, dit la vieille. Mais je suis pressée.

Cette histoire, on l'a deviné sans peine, a pour but de blaguer la lenteur et les défauts de la circulation dans certaines villes soviétiques.

* * *

Les Russes sont les premiers à plaisanter leurs fameux plans quinquennaux :

Dans une gare, un voyageur absolument nu monte dans le train. Les autres voyageurs le regardent, s'étonnent. Alors l'homme d'expliquer :

— Je viens de Minsk où l'on vient d'achever un plan quinquennal.

* * *

Les percepteurs n'ont pas meilleure réputation en Russie qu'ailleurs. Cette histoire en est la preuve :

Dans une modeste maison de travailleurs.

— Maman, s'écrie une petite fille, c'est le percepteur.

— Très bien, dit la mère, j'arrive tout de suite. Donne-lui une chaise en attendant.

Alors l'enfant :

— Mais, maman, ce n'est pas seulement une chaise qu'il veut, c'est tout le mobilier.

* * *

Le communisme lui-même n'échappe pas à la satire. Témoin cette histoire, vraie ou fausse, publiée par un journal de Moscou :

Un Russe blanc, sur le point d'être exécuté, est invité à exprimer un dernier vœu :

— Je voudrais être communiste, dit-il.

— Pourquoi donc cette idée ? lui demande-t-on.

— Parce que si je deviens communiste et que vous me tuez, répondit-il, cela fera un imbécile de moins sur cette terre.

* * *

Pour finir, une histoire sur l'athéisme.

Un étudiant passe un examen.

— Qu'est-ce que Dieu ? lui demande-t-on.

— Dieu, répondit-il, imperturbable, est une invention des pays capitalistes.

— Parfait, dit l'examinateur, voilà ce qui s'appelle bien penser. Vous êtes admis, mon ami.

Alors l'étudiant, levant les bras au ciel :

— Merci, mon Dieu.



LES RESCAPÉS DE L'AIR

« ...Un de nos appareils est manquant, mais le pilote est sauf. »

Nous rencontrons souvent cette phrase dans les communiqués de la R.A.F. du Moyen-Orient, mais nous sommes loin de nous douter que ces quelques mots, dans leur laconisme, cachent souvent des exploits dignes des romans d'aventures.

Des hommes, le plus souvent très jeunes, se sont trouvés seuls et sans ressources dans l'immensité du désert libyen, auprès de leur avion fracassé, cloué au sol à jamais. Ils savaient qu'ils étaient à des milles et des milles de leurs lignes ; ils savaient que l'ennemi qui les avait vus tomber pouvait surgir à tout moment. Mais les difficultés, le manque de vivres et d'eau, le soleil brûlant, étaient autant d'aiguillons qui les stimulaient et les mettaient sur la voie hérissée du retour...

Tous ces rescapés de l'air, tous ces aviateurs dont les appareils ont été abattus au delà des lignes ennemies et qui ont pu, grâce à leur courage et à leur endurance, regagner leurs bases, sont désormais membres du « Club des Derniers arrivés » qui vient d'être fondé dans le désert occidental. Parmi eux figurent un D.S.O. (Distinguished Service Order) et plusieurs D.F.C. (Distinguished Flying Cross), un ou deux pilotes de la France Libre et au moins trois Sud-Africains. L'insigne du Club est en émail bleu et blanc et représente une botte ailée, évocatrice des odyssées pédestres que les membres du Club ont vécues pour revenir dans leurs lignes.

Avec un certain nombre de soldats et d'autres aviateurs, ce sergent de la Royal Air Force australienne réussit à quitter la Crète après l'occupation allemande.

Le récit des aventures des « derniers arrivants » est plein d'intérêt et c'est avec admiration que nous écoutons celui d'un jeune officier-pilote de Stoke-sur-Trent, qui vient d'arriver à son aérodrome, boitant mais rayonnant de joie après un atterrissage forcé dans le désert et une marche de 25 milles.

« Après mon atterrissage forcé, dit-il, je me mis en route transportant un pistolet Verey, mon bidon à eau et ma ceinture de sauvetage, le tout enveloppé dans une toile de couchage. J'espérais atteindre la mer et, vu mon ignorance dans l'art de nager, je comptais sur ma ceinture de sauvetage. Peu après, j'aperçus des Allemands dont les silhouettes se découpaient à l'horizon, mais par bonheur ils ne me virent pas. Je continuai ma marche dans le désert, évitant les véhicules que je rencontrais de temps en temps. Ils devaient être abandonnés, mais je ne pouvais pas m'en assurer. Chaque fois que j'entendais le vrombissement d'un moteur d'avion dans le ciel, je me jetais à plat ventre et me couvrais de ma toile imperméable verte, dans l'espoir d'être pris pour un buisson si l'on m'avait aperçu de là-haut.

« Je me dirigeais vers la mer, désirant y tremper mes pieds meurtris. Mais lorsque j'arrivai à ce que je croyais être une falaise, et qui n'était qu'un escarpement surplombant la plaine, je fus près de perdre tout espoir. Peu après, je tombai sur une auto abandonnée et, m'en remettant à la Providence, je tirai une fusée rouge avec mon pistolet Verey. Si j'avais su à ce moment que je me trouvais dans le « no man's land » entre les deux armées, j'y aurais pensé à deux fois avant de me livrer à des jeux de feu d'artifice. Finalement j'aperçus quelques soldats indiens. Ils me prirent pour un Allemand et s'élancèrent sur moi baïonnette au canon. Je m'empressai de leur crier « O.K. ! » et par bonheur survint un sergent anglais. Dès lors, ce fut une procession triomphale jusqu'à ma base. »

■

Le 15 juin dernier, un pilote français libre fut porté disparu, son avion ayant été abattu dans le désert. Mais à la grande surprise de ses camarades, il revint sain et sauf et raconta son aventure :

Pendant qu'il volait à rase-mottes, il avait été attaqué par plusieurs Messerschmitts et dut atterrir à environ 30 milles à l'intérieur du territoire ennemi.

Lesté de son bidon à eau, qu'il avait retiré de l'avion endommagé, il se mit en marche à travers le désert, sachant très bien que l'ennemi avait dû le voir s'écraser au sol. Quatre chars d'assaut ennemis firent leur apparition, et le pilote, dissimulé derrière une bosse du terrain, assista aux recherches des Allemands dont il était la proie convoitée. Mais heureusement ils ne s'attardèrent pas ; un des Allemands cria un ordre et les tanks s'éloignèrent et disparurent.

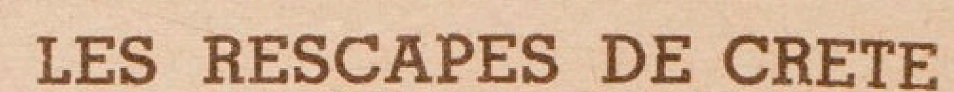
Il était six heures du soir, et le jeune pilote pointa vers le sud, évitant les pistes et se tenant autant que possible dans les dépressions. Au coucher du soleil, il prit un repos de deux heures. Ensuite il reprit sa marche au clair de lune.

Il marcha deux nuits et un jour entier, couvrant une distance d'à peu près cinquante milles, avant d'arriver aux barbelés qui marquent la frontière. Là, il subit son premier avatar : ses culottes se déchirèrent en lambeaux, et il fut dans l'obligation de continuer son voyage avec les pans de sa chemise en pièces flottant au vent. L'aube pointait, quand j'aperçus à l'horizon un nuage de poussière soulevé par une colonne d'autos en marche. Je courus aussi vite que mes jambes et mes pieds sanglants pouvaient me porter, et j'eus le bonheur de rejoindre le convoi, juste quand le dernier camion passait. Il était moins cinq. Le véhicule stoppa, et j'échangeai quelques mots avec le conducteur. C'était un Cockney jovial mais très soupçonneux. Cependant tous ses doutes s'évanouirent quand j'exhibai mon livret de paye de la R.A.F. et il me dit de grimper sur la banquette à ses côtés. »

Trente-six heures plus tard, le jeune pilote fut déposé dans un poste de secours et, peu après, il était dans les bras de ses camarades qui l'avaient cru perdu à jamais.



Ce pilote de la Royal Air Force fit, dans le désert de l'Ouest, un atterrissage forcé à 25 milles à l'intérieur des lignes ennemies. Il réussit à fuir en emportant le tank d'eau et la feuille de bord de son avion. Pour revenir à sa base, il dut marcher longtemps dans les sables. Voici comment il se camouflait toutes les fois qu'il entendait un avion ennemi.



LES RESCAPES DE CRETE

La bataille de Crète a donné lieu à des actes d'héroïsme dont le plus saillant est la fantastique traversée, de l'île jusqu'aux côtes africaines, effectuée par un groupe de soldats de l'armée impériale sur un bateau de fortune.

Ecoutons ce que raconte un des principaux acteurs de ce dramatique voyage : c'est un gaillard Australien, né et élevé dans le Queensland :

« L'avion dont j'étais le mitrailleur, dit-il, dut effectuer un atterrissage forcé sur une des plages crétoises. Les trois autres membres de l'équipage et moi-même pûmes nous dégager indemnes des débris de l'appareil et, pas loin de nous, rencontrâmes un groupe de soldats et d'aviateurs qui attendaient d'être évacués. Nous passâmes la nuit et toute la journée suivante ensemble, et le soir d'après, un autre de nos avions fit un atterrissage forcé à une distance de 500 yards de notre propre appareil. Nous fûmes rejoints par son équipage ainsi que par le pilote d'un Hurricane abattu à quelque 10 milles à l'intérieur. Soudain, un Dornier fit son apparition, laissant tomber une nuée de tracts. Les petits papiers contenaient des menaces à l'encontre de la population crétoise qui s'était, affirmait le texte, comportée sauvagement envers les soldats allemands. J'aurais aimé conserver le tract que j'ai ramassé comme souvenir, mais malheureusement nous étions à court de cigarettes, et nous avons employé tout ce papier, gracieusement fourni, pour nous en rouler quelques-unes.

« Le lendemain matin, les Allemands commencèrent à bombarder le village qui se trouvait à quelques yards de notre campement improvisé et nous fûmes obligés de nous déplacer. Une attention spéciale fut prodiguée par l'ennemi aux deux avions immobilisés sur la plage. Ils furent tous deux incendiés plusieurs fois et je pense que les pilotes allemands ont dû revendiquer des succès fantastiques sur le compte de ces deux carcasses d'avion. Nous étions à court de nourriture et nous organisâmes, la nuit tombée, des patrouilles de ravitaillement, lesquelles revinrent avec des oignons, des laitues, des haricots verts et des mûres. D'autres détachements s'en furent vers la plage pour chercher du secours, et une nuit, huit ou dix des nôtres eurent à subir un fort bombardement de la part d'un Dornier 215. A une autre occasion, au moment où je me prélassais dans un poulailler, un avion allemand lâcha un paquet de bombes près de l'endroit où nous nous trouvions. Je reçus le poulailler sur la figure.

« Après avoir rencontré d'autres soldats britanniques et australiens qui nous avisèrent de ne pas retourner à Heraklion qui avait été évacué, nous prîmes la décision d'essayer de remettre en état un bateau à fond plat que nous avions trouvé échoué sur la plage et abandonné. Nous distribuâmes le travail. Les hommes d'un régiment furent dépêchés pour trouver les rations, et ceux d'un autre se chargèrent du pétrole. Aux Australiens incomba la tâche de remettre le bateau à flot, les hommes de la R.A.F. devaient prendre en mains la navigation jusqu'en Afrique du Nord. Le projet semblait irréalisable, mais un jour qu'une de nos patrouilles longeait la côte dans un petit canot, elle fut aperçue et mitraillée par les Allemands. Cette attaque eut pour effet de nous décider à mettre notre embarcation à la mer sans plus tarder. Un officier dans le canot avait été blessé et les autres s'étaient jetés pardessus bord ; ils remorquèrent le canot pendant plus d'un mille et demi avant d'y reprendre place et revenir vers nous.

« Le soir même nous prenions la mer et mettions le cap sur l'Afrique du Nord ; nous étions soixante-dix-sept. Nous avions à peine pris le large que la mer, qui avait été calme pendant deux jours, commença à devenir houleuse. La boussole que j'avais retirée de mon avion s'avéra inutilisable. Notre embarcation avait quelque cinquante pieds de long sur dix de large, le fond plat, proue et poupe basses. Elle avait des bords surbaissés, de sorte que nous embarquions continuellement des paquets de mer et nous étions obligés de vider l'eau continuellement. J'avais un mal de mer terrible. Nous naviguions à l'aide d'une petite boussole de poche appartenant à l'un des soldats australiens ; la nuit, nous nous dirigeâmes alors à l'aide des étoiles.

« Le jour suivant, de bon matin, nous avisâmes un sous-marin. Il évoluait autour de nous et quelqu'un à son bord cria quelque chose en anglais, ce qui nous remplit de joie. Mais nous dûmes déchanter, car aussitôt le sous-marin ouvrit le feu dans notre direction et force nous fut de stopper. Le commandant de notre embarcation reçut l'ordre de se rendre et le sous-marin s'approcha de nous. Il embarqua tous les officiers que nous avions à bord, excepté les blessés australiens. Ceci nous jeta dans le désespoir, car d'un coup nous avions perdu notre docteur et notre navigateur. Le commandant du sous-marin nous communiqua que nous étions libres, et plongea. Une fois de plus, nous nous mîmes en route, sous le commandement d'un sergent.

« Un seul de nos moteurs fonctionnait et il nous était impossible de maintenir la direction sans une surveillance continue. Notre seule méthode consistait à consulter la boussole qu'un homme debout au milieu du bateau, aussi loin que possible de tout objet métallique, tenait en main.

« Dans l'après-midi du troisième jour, à 2 h. 30, une terre fut en vue. Tout d'abord nous crûmes que nous étions tombés entre les mains des Allemands, ayant aperçu un tank qui ne nous semblait pas britannique. Deux hommes allèrent à la nage jusqu'au rivage pour voir de quoi il en retournait, et ils découvrirent que nous nous trouvions à quatre milles en deçà de l'endroit que nous avions désiré atteindre. Les troupes sud-africaines étaient là qui nous acclamaient. Nous atteignîmes tous le rivage.

« Nous avions eu à bord un sergent, qui pendant toute la durée de la traversée n'avait fait que grogner, disant qu'on l'y reprendrait à retourner en Crète. Aussitôt arrivé, il se porta volontaire pour une reconnaissance à basse altitude sur la zone de l'île où l'on croyait qu'il y avait encore de nos soldats en liberté. La nuit suivante, il se proposa de nouveau pour une reconnaissance similaire. »

LA VÉRITÉ SUR LA TRAGÉDIE DE LA FRANCE

UN HIVER MALHEUREUX

par ELIE J. BOIS

ANCIEN REDACTEUR EN CHEF DU "PETIT PARISIEN"

Nos lecteurs trouveront ci-après la traduction d'un nouveau chapitre du livre de M. Elie J. Bois, ancien rédacteur en chef du « Petit Parisien », intitulé : « The truth about the tragedy of France ». Les trois chapitres que nous avons publiés jusqu'ici traitaient respectivement des circonstances de la capitulation de juin 1940, de la situation militaire de la France en septembre 1939 et des deux mauvais génies de Paul Reynaud : la comtesse des Portes et Paul Baudoin. Les lignes qui suivent décrivent l'hiver malheureux de 1939-1940 au cours duquel la force de résistance française fut graduellement sapée par mille facteurs divers. Tandis que les politiciens perdaient un temps précieux en d'inutiles querelles de partis et manquaient de l'esprit de décision nécessaire pour en finir une fois pour toutes avec certaines menaces extérieures, les troupes vivaient dans une inactivité épuisante, cependant que la masse était l'objet d'une propagande défaitiste de plus en plus poussée.

L'hiver 1939 fut un hiver malheureux entre tous. Il fut marqué par une atmosphère que l'on peut qualifier de malsaine et dominé, d'un bout à l'autre, par des luttes secrètes entre les partis, luttes qui devaient avoir sur la suite des événements des répercussions déplorables.

La France était en guerre. Mais elle ne faisait pas la guerre. Des millions d'hommes étaient, certes, mobilisés. Tous les jours, des discours, des communiqués rappelaient au pays le conflit armé qui l'opposait à l'Allemagne. Régulièrement, des engagements avaient lieu — et cela contrairement à l'opinion courante — entre les forces cantonnées dans la ligne Maginot et celles de la ligne Siegfried. Sur les mers, la flotte effectuait à peu près quotidiennement des opérations brillantes. Tous ces faits avaient leur répercussion sur l'esprit populaire. Mais cela ne suffisait pas à placer la masse dans l'ambiance de la guerre. Sur le pays tout entier régnait une atmosphère déprimante. Un facteur absolument indispensable à une nation belligérante faisait, par-dessus tout, défaut. Très peu de Français possédaient ce feu sacré dont tous auraient dû brûler, quel que fût le poste, civil ou militaire, qu'ils occupaient. L'esprit de combat manquait. Il manquait aux ministères, au haut commandement, à l'armée, aux usines, aux classes moyennes, à la presse et au Parlement. Les exceptions étaient relativement peu nombreuses.

Parmi la foule et les milieux ouvriers, la propagande allemande était des plus intenses. D'autre part, si un grand nombre de communistes avaient été arrêtés, les cellules du parti n'avaient pu être atteintes. L'ensemble de l'organisation communiste était demeuré intact. Dès qu'un agent était mis hors d'état de nuire, un autre faisait son apparition. Les nouvelles taxes étaient violemment critiquées. Les commerçants se plaignaient qu'il leur était impossible de travailler plus longtemps. Les familles des mobilisés établissaient avec amertume une comparaison avec les maigres allocations qui leur étaient octroyées et les salaires des ouvriers demeurés dans les usines. La masse écoutait à la radio le « traître de Stuttgart », Ferdonnet, qui tous les jours accusait l'Angleterre d'avoir provoqué la guerre. Des centaines de facteurs concouraient à saper le moral de la nation sans que rien ne fût tenté pour remédier à la situation.

Blum-Bainville

Quelques rares milieux étaient, cependant, demeurés à l'abri de la contagion. Un certain nombre d'ouvriers avaient catégoriquement refusé de se laisser contaminer par les menées communistes ou la propagande pacifiste de Paul Faure et de ses amis, ainsi que de syndicalistes comme Delmas ou Bélin. Il y avait Léon Blum qui, au « Populaire », menait inlassablement chaque jour le combat contre l'hitlérisme, appuyé par la fraction du parti socialiste qui lui était demeurée fidèle. Il se peut que l'histoire le range un jour parmi les responsables de la guerre, étant donné les erreurs commises par lui tant comme chef de gouvernement que comme chef de parti. Mais elle devra tenir compte du fait que Léon Blum fit de son mieux pour réparer ses fautes passées dès qu'il vit poindre la guerre à l'horizon. Je me souviens de l'avoir entendu dire : « A l'heure actuelle, je suis prêt à m'allier à n'importe lequel de mes anciens adversaires, même avec Flandin, si Flandin reconnaît qu'il n'existe en ce moment qu'une politique possible, la politique qui consiste à gagner la guerre. »

A l'autre bout de l'échelle, Charles Maurras, le plus implacable peut-être des adversaires de Léon Blum, prêchait une politique identique, inculquant aux lecteurs de l' « Action Française », dont il était le rédacteur en chef, le classique anti-germanisme de l'ancien régime.

Un ouvrage parut, sur ces entrefaites, qui plaidait en faveur des mêmes idées. Ce fut « L'Allemagne », livre groupant divers articles prophétiques écrits par feu Jacques Bainville qui, toute sa vie durant, n'avait cessé de dénoncer le danger allemand à l'intention de la jeunesse de droite sur laquelle ses écrits exerçaient une profonde influence. Hervé Bainville, le fils de ce grand écrivain prématurément enlevé à son pays, brûlait de la volonté de combattre. Il me demanda d'intervenir en vue de hâter son enrôlement dans l'aviation. Quand je le questionnai sur les raisons qui le faisaient se presser ainsi, il me fit cette fière réponse : « Le fils de Jacques Bainville ne peut attendre que la guerre soit finie... Et je tiens à avoir le droit de parler plus tard. »

Blum, Bainville. Quelle admirable ligne de front de l'unité morale française on aurait pu tracer de l'un à l'autre ! Malheureusement, la chose n'était pas possible et, entre les deux extrémités de la ligne, les espaces vides étaient nombreux.

Attendre...

Fidèle à sa politique qui consistait à attendre, Daladier, au cours d'une réunion du Conseil des ministres durant laquelle il avait fait un exposé de l'ensemble de la situation militaire et évoqué la menace sur la Hollande que d'aucuns jugeaient imminente et que d'autres, par contre, considéraient comme tout à fait lointaine, avait déclaré certain jour à ses collègues : « Nous sommes dans nos terriers. Faisons en sorte qu'ils nous y laissent le plus longtemps possible. »

Les Commissions de l'armée et le Sénat envoyèrent des contrôleurs sur le front. Le général Gamelin se plaignit de leur intrusion dans la conduite des affaires militaires. A cela, les contrôleurs répondirent que la seule offense qu'on pût leur reprocher était d'avoir attiré l'attention du commandement sur certains défauts graves d'organisation. Les familles demandèrent des permissions pour leurs membres mobilisés. Le gouvernement leur donna satisfaction. Gamelin protesta, menaça de démissionner et finit par admettre la chose.

Le commandant en chef des troupes coloniales, le général Bruher, conçut un projet de création d'une armée impériale puissante pour laquelle des milliers de natifs africains devaient être immédiatement entraînés. Le généralissime répondit qu'il était prématuré d'envisager un tel projet alors que le commandement ne savait pas ce qui allait se passer au cours des quelques mois à venir. L'industriel Dautry, qui avait été chargé d'organiser la production nationale avec le titre de ministre de l'Armement, se plaignit de ce que l'état-major n'avait même pas pris la peine de répondre à ses demandes de spécialistes. Il estimait que 400.000 d'entre eux étaient nécessaires à l'exécution de ses plans.

Le député Marcel Déat, le même qui, au moment le plus critique de la crise polono-allemande, avait écrit : « La France ne se battra pas pour Dantzig », fut poursuivi à un moment donné pour avoir signé un manifeste anti-patriotique. Il répudia sa signature et, sous la pression de certains de ses collègues, le cas fut classé. Il se voyait ainsi laisser toute liberté d'entreprendre à quelque temps de là une campagne défaitiste qu'il devait mener sous la protection des troupes allemandes.

Winston Churchill, premier Lord de l'Amirauté, était-il au courant de cet état de choses ? Le fait est que, passant par Paris au cours de ce malheureux hiver, il demanda à Campinchi, son collègue français de la Marine, qui était son hôte à déjeuner : « Sont-ils résolus, ici ? »

Offensive de paix

Le roi des Belges, suivi par la reine de Hollande, prit brusquement l'initiative d'une offensive de paix et adressa aux chefs des Etats belligérants un télégramme offrant la médiation des deux royautés voisines en vue de mettre fin aux hostilités. La démarche n'aboutit à aucun résultat. Mais les défaitistes parisiens en prirent prétexte pour essayer d'affaiblir encore l'esprit de résistance des milieux dans lesquels ils opéraient. A une réunion du parti travailliste belge, un ministre belge, à qui un des membres présents reprochait assez vivement sa neutralité, justifia son attitude en lisant à l'assistance une lettre qui lui avait été adressée par un député socialiste français et qui le félicitait pour ses efforts en vue de l'avènement de la paix. « Voudriez-vous que je sois plus Français que les Français eux-mêmes ? » demanda-t-il.

Enfin, la lumière

Il n'y eut qu'un seul rayon de lumière dans tous ces faits contre lesquels la résistance française s'épuisait graduellement. La solidarité franco-anglaise allait en croissant. A une réunion du Conseil suprême de la guerre à Londres, Daladier signa avec Chamberlain un accord de coordination économique entre les deux pays. Deux jours plus tard, Paul Reynaud jetait avec Sir John Simon les bases d'un arrangement financier. Au point de vue intérieur, cependant, les relations entre le chef du gouvernement français et certains membres de son cabinet devenaient de plus en plus tendues. Au point que, lorsque les Chambres se réunirent le 30 novembre en session extraordinaire, tous les entretiens de couloir tournaient autour d'une crise imminente.

La première séance sembla donner tort aux prédictions pessimistes. Ouverte par un déclaration de Daladier — l'une des meilleures qu'il eût faites depuis le début de la guerre — elle fut marquée par un incident scandaleux en lui-même, mais qui donna lieu à une mesure réconfortante et dont les partisans de la guerre à outrance eurent tout lieu d'être satisfaits.

Le président du Conseil en était arrivé au milieu de sa déclaration lorsque, au centre de l'hémicycle, un député se leva, pointant un doigt vengeur contre un autre parlementaire installé tout seul sur l'un des gradins autrefois occupés par les députés communistes. Le député qui s'était dressé était Jean Chiappe qui, préfet de police de 1927 à 1934, n'avait cessé de combattre les communistes français qu'il dénonçait comme étant à la solde de l'étranger. Quant au parlementaire sur lequel il attirait l'attention de l'assemblée, c'était Florimond Bonté, député communiste du Nord et secrétaire du groupe communiste de la Chambre. Objet d'une information judiciaire et ayant, jusque-là, échappé aux recherches de la police, il avait réussi à pénétrer dans l'hémicycle de tradition inviolable de la Chambre.

Jean Chiappe était au comble de l'indignation : « Des mandats d'amener n'ont-ils pas été lancés contre les députés communistes ? demanda-t-il. Comment se fait-il que celui-ci ait été autorisé à pénétrer ici ? La Chambre ne peut siéger en sa présence. »

Venant des galeries occupées par le public, des cris répétés de « Dehors... Dehors... » appuyèrent la demande de Jean Chiappe, tandis que les questeurs, chargés de la police de la Chambre, s'emparaient avec l'aide des huissiers de la personne de Florimond Bonté qui fut expulsé du Parlement et confié aux mains de la police.

Durant cette scène, Daladier était demeuré debout à la tribune. Lorsque, le calme rétabli, il termina sa déclaration, l'assistance applaudit longuement, soulignant notamment par là combien elle approuvait le passage final dans lequel le chef du gouvernement exprimait la nécessité de combattre avec acharnement les complices de l'ennemi et les traîtres, d'où qu'ils viennent et quel que soit le masque derrière lequel ils cachent leurs visages. Il avait, de même, été approuvé à l'unanimité lorsqu'il avait déclaré explicitement que la France ne déposerait les armes que le jour où elle serait en mesure de négocier avec un gouvernement qui s'estimerait engagé par sa signature et obtenir, d'autre part, des garanties matérielles de paix durable. « Il nous faut faire la guerre. Il nous faut surtout la gagner », avait dit Daladier en concluant. Et l'assemblée, debout, avait ovationné ces paroles.

Intrigues

La séance terminée, tous ceux qui y avaient assisté étaient en droit de penser que l'atmosphère qui pesait si lourdement depuis quelques semaines sur le pays venait d'être définitivement épurée. La réunion qui suivit prouva malheureusement le contraire. La politique intérieure avec son cortège d'intrigues et de jalousies reprit de nouveau le dessus. Tout comme ils l'avaient fait jusque-là, les insatisfaits s'efforcèrent de faire partager leur mécontentement à leurs collègues. Le président du Conseil devait, d'ailleurs, sur la question des pleins pouvoirs, donner une prise nouvelle à leurs critiques. Le gouvernement demandait le renouvellement des pleins pouvoirs, tandis que l'opposition proposait divers amendements destinés à limiter leur étendue. Daladier rejeta les amendements proposés par la Chambre. Quelques instants plus tard, il accepta, par contre, ceux — identiques — proposés par le Sénat. Interrogé sur les raisons d'une telle attitude, il répondit qu'un vent de conspiration soufflait sur la Chambre et qu'il sentait que les députés lui devenaient de plus en plus hostiles. L'opinion des parlementaires ayant l'expérience des crises fut, à la fin de la séance, qu'une chute du cabinet était à prévoir. Frossard, qui, comme tout le monde le savait, était candidat au portefeuille de l'Information, déclara que c'était une question de semaines.

Daladier, qui n'était pas dépourvu lui aussi d'une certaine clairvoyance sur ces questions, flaira le danger et cela ne fut pas sans provoquer chez lui une profonde irritation. Il en voulut surtout à deux membres de son cabinet, Georges Mandel et Paul Reynaud, qu'il accusa d'avoir monté contre lui une cabale. A tous ceux qui voulaient l'entendre, il déclarait qu'il les remplacerait à la première occasion.

Mis au courant des commentaires dont il était l'objet, Georges Mandel s'empressa d'avoir avec Daladier une explication au cours de laquelle il s'efforça de le convaincre que, moins que tout autre, il aspirait à lui succéder. Daladier parut se laisser persuader. Mais il n'en continua pas moins à se méfier de Mandel. Celui-ci n'aurait-il pas aimé avoir le portefeuille de l'Intérieur ? Cela ne suffisait-il pas pour l'engager à provoquer une crise ?

Quant à Paul Reynaud, il saisit l'occasion que lui offrait l'accord monétaire franco-anglais pour faire à la Chambre un discours, mi-financier, mi-général, rempli d'idées et de courage et qui fut immédiatement qualifié de « discours de Premier Ministre » à la fois par ceux qui jugeaient ce discours excellent et par ceux qui cherchaient à monter Daladier contre son auteur. C'étaient là, tout compte fait, des intrigues sans importance et dont certaines, aujourd'hui, ne provoquent que l'étonnement. Mais elles entraînèrent, à l'époque, de la part de ceux qui eurent à y faire face, une dépense de vitalité et d'énergie qui aurait pu être efficacement employée dans le règlement d'autres problèmes beaucoup plus urgents.

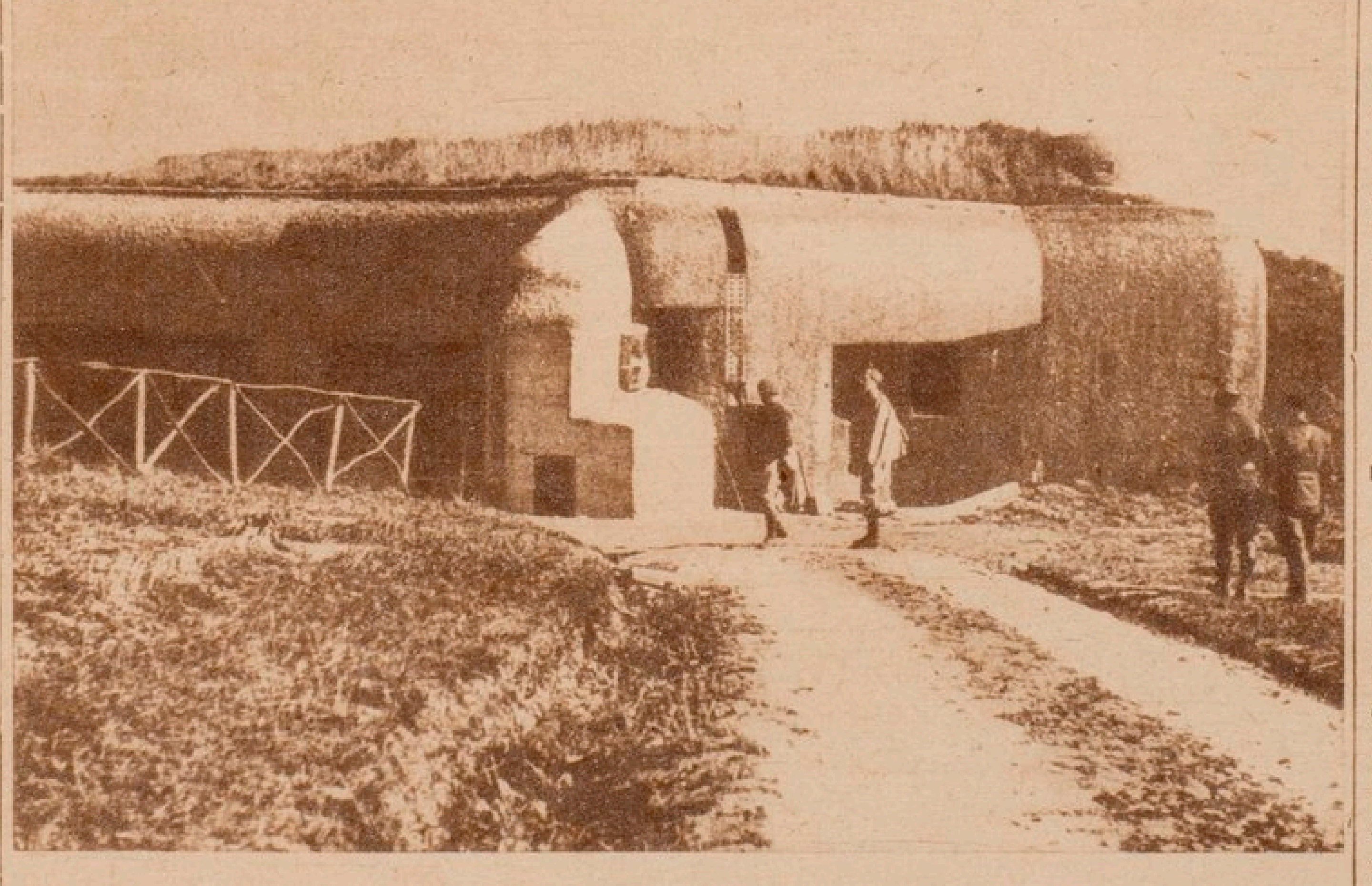
L'affaire de Finlande

Le 30 novembre, la Russie et la Finlande entraient en guerre l'une contre l'autre. Les Finlandais firent appel à l'aide des grandes puissances. Hitler demeura sourd. Mussolini, dans un grand geste théâtral, envoya quelques avions sur la ligne Mannerheim. La Société des Nations prit la seule mesure qui était en son pouvoir : elle prononça l'exclusion de la Russie. Quant à la France et à l'Angleterre, elles répondirent « Présent » à l'appel des Finnois. Mais Helsinki était loin, très loin. Et chacun des deux pays avait à faire face à des préoccupations intérieures.

L'Angleterre était sous l'impression d'inquiétude que les mines magnétiques avaient causé à l'Amirauté et à la population. Les autorités navales étaient persuadées qu'elles viendraient à bout de ce problème comme elles étaient venues à bout de tous ceux qui s'étaient posés à elles jusque-là. Elles n'en jugeaient pas moins préférable de n'affronter qu'une seule difficulté à la fois. D'autre part, certains milieux, en Angleterre, n'avaient pas tout à fait renoncé à l'idée de conclure un accord ou, tout au moins, d'établir un rapprochement avec la Russie et ils étaient, par conséquent, d'avis qu'il valait mieux pratiquer à l'égard de ce pays une politique d'attente, conforme au traditionnel « wait and see » britannique.

Un front en Orient

Tous les contacts, tous les pourparlers auxquels cette question donna lieu demandèrent un temps considérable. Tandis qu'ils se déroulaient, dans beaucoup de milieux politiques et militaires, il était de plus en plus question du général Weygand, commandant en chef de l'armée du Levant, et de certaines suggestions faites par lui. Après avoir organisé son armée en Syrie, le général Weygand s'était rendu en Turquie où, sous le signe du récent traité franco-turc, il avait eu des contacts fructueux avec les autorités militaires. Il devait se rendre en Grèce et en Yougoslavie. Mais il renonça à son voyage pour se rendre à Paris où il déclara à l'état-major que le moment était des plus favorables à la création d'un front oriental. Le rapport fut



Un des ouvrages de la ligne Maginot. Tandis que, durant l'hiver malheureux de 1939-1940, le gouvernement, à Paris, était aux prises avec les intrigues intérieures et les incertitudes extérieures, des millions d'hommes vivaient, inactifs, dans les entrailles de la ligne Maginot. Ce piétinement, qui dura de longs mois, a beaucoup influé sur l'abaissement du moral des troupes qu'on aurait pu occuper à divers travaux — dont le prolongement jusqu'à la mer de la ligne Maginot.

transmis au ministère de la Guerre, lequel, à son tour, le communiqua au gouvernement britannique. Mais celui-ci se montra réticent. Les Anglais, lents de tradition à prendre une décision, étaient arrêtés dans ce cas particulier par la pensée de la tâche énorme qui allait leur incomber au point de vue transport de troupes et organisation des convois. D'un autre côté, la question de la création d'un front oriental mettait en jeu un facteur nouveau, qui était l'Italie.

Tant en France qu'en Angleterre, l'Italie à cette époque inspirait des craintes. Dans la déclaration qu'il avait faite le 30 novembre à la Chambre, Daladier avait consacré tout un passage à un exposé des relations entre la France et sa voisine. Il avait considéré, en effet, que garder le silence sur cette question aurait pu être jugé d'une façon désobligeante par les milieux italiens dont la diplomatie alliée cherchait justement à acquérir la sympathie. Afin d'éviter, d'ailleurs, tout malentendu, il avait tenu à soumettre au préalable le passage concernant son pays à l'ambassadeur d'Italie à Paris, lequel s'en était montré très satisfait.

Contrairement à l'attente générale, la déclaration ministérielle française n'amena aucun éclaircissement de l'atmosphère. Agissant par ordre, la presse italienne ne fit pas la moindre allusion aux paroles de Daladier. A Rome, d'ailleurs, la pression allemande s'exerçait d'une façon de plus en plus lourde. Très diplomatiquement, pourtant, le ministère des Affaires Etrangères italien continua à faire à la France des déclarations rassurantes. « Le rapprochement franco-italien interviendra, déclara l'ambassadeur d'Italie au Quai d'Orsay. Mais une grande patience est nécessaire. »

A quelque temps de là, le comte Ciano fit un discours qui, tout comme les déclarations qui l'avaient précédé, ne clarifia en aucune façon la situation. Ce discours, qui se terminait par un théâtral serment de fidélité au Duce, était conçu de telle façon que chacun pouvait y trouver, suivant son inclination personnelle, matière à confiance ou à inquiétude...

Un accident...

Difficultés intérieures... Incertitudes extérieures... Menaces, revenant à intervalles réguliers, d'invasion de la Belgique, de la Hollande ou de la Suisse... Tout cela devait être de nature à pousser Daladier à remanier son ministère. Tous ses amis lui répétaient, d'ailleurs, à l'envi que le moment était venu de constituer le Grand Ministère de Guerre dont il avait toujours rêvé. Mais qui ferait-il entrer dans la nouvelle combinaison ? Les cartes qu'il avait en mains étaient, à peu de chose près, les mêmes qu'au mois de septembre, lorsqu'il avait voulu, pour la première fois, constituer un ministère semblable. Daladier établit liste sur liste, tourna et retourna les noms des ministres éventuels dans son esprit, et cela sans trouver la solution. Un samedi après-midi, il prit une décision. Ayant rempli sa serviette de tous les documents relatifs au ministère projeté, il alla passer le week-end à sa maison de campagne, à une heure de Paris. « J'y travaillerai demain, dit-il à un ami en tapant sur sa serviette. Venez me voir lundi. J'aurai réglé la question. »

Le destin en avait, cependant, décidé autrement. Alors qu'il se promenait à cheval aux alentours de sa propriété, il fit une chute. C'était le 7 janvier.

Souffrant terriblement de son accident qui avait contribué à l'épuiser encore, Daladier ne put former le cabinet qu'il projetait. Il dut garder la chambre. Lorsque, plusieurs jours plus tard, il fut en mesure de reprendre ses occupations et de se présenter devant le Parlement, il donna le spectacle d'un homme ayant perdu son équilibre physique et moral. Ses adversaires jugèrent qu'il ne serait pas difficile de le vaincre et ils l'attaquèrent avec une violence accrue. L'atmosphère de malaise ne fit qu'augmenter. Elle devait bientôt devenir intolérable.

Le 8 janvier, lendemain de l'accident de cheval de Daladier, un ancien président du Conseil avait prononcé ces mots sarcastiques : « Pauvre Daladier ! Ce qui lui arrive est bien mauvais. Un homme politique n'a pas le droit d'avoir un accident. »

L'homme qui s'était exprimé ainsi était Pierre-Etienne Flandin. Il avait, quelques années auparavant, été obligé d'abandonner la présidence du Conseil à la suite d'un accident d'automobile. Sa remarque était des plus justes. Les événements qui devaient se dérouler le 20 mars eurent leur origine dans l'accident du 7 janvier.

NOS CONTES

LE CŒUR A DES RAISONS

— Au revoir, Nicole, dit Armand en déposant distraitement un baiser sur les cheveux de sa jeune femme.

— Au revoir, mon chéri...

Nicole suivit du regard son mari et ses yeux s'inondèrent de larmes.

Non, cet homme n'est plus l'Armand d'autrefois, l'Armand amoureux, l'Armand avec lequel elle connut cinq ans de bonheur parfait... Non, ce n'est sûrement pas lui.

« Mais, se reprit-elle, rien n'a changé dans sa façon de faire... il est toujours aussi prévenant, aussi caressant... Tu divagues, ma fille, tu divagues. Tu écoutes trop ta folle imagination... »

Pourtant, quelque chose au fond d'elle-même lui disait qu'elle n'avait pas tort de douter. Oui, Armand est le même extérieurement, mais son regard, son sourire, ses baisers même ont changé !

Pourquoi, mon Dieu, pourquoi ? Embarras financier ? Indisposition physique ? Peu probable... il lui en aurait parlé. Alors... aventure sentimentale ? Elle n'osait pas envisager cette éventualité ; cela lui coûtait trop.

Et pourtant, tant de preuves viennent confirmer cette supposition... tant de petites choses sur lesquelles elle avait essayé de fermer les yeux, mais qui lui apparaissent aujourd'hui bien significatives : le soin exagéré d'Armand pour sa toilette (lui qui se négligeait tellement depuis son mariage), deux ou trois retards le soir.

— Tu ne comprends pas qu'un homme a besoin de respirer un peu d'air en quittant son travail ? avait-il répondu sèchement à Nicole, lorsqu'elle le questionna.

Elle avait même remarqué une fois des traces de rouge sur ses lèvres... mais elle s'était vite calmée :

« Bah ! il s'est peut-être blessé en se rasant... » Et tâcha de ne plus y penser.

Mais, aujourd'hui, elle se sent à bout... Plus de force pour combattre ses propres doutes... Une femme est là, rôdant dans l'ombre, creusant de plus en plus l'abîme qui les séparait... Elle en est sûre, maintenant qu'elle a le courage d'envisager la vérité dans toute sa dureté.

Nicole se dirigea lentement vers sa chambre à coucher. Elle s'assit devant la table de toilette ; le miroir refléta son image... Celle d'une jeune femme aux traits réguliers, aux cheveux châtains, à la taille bien proportionnée. Elle n'était après tout pas si mal que cela... se dit-elle. Pourquoi donc son mari adoré se détournait-il d'elle ? Ses yeux las errèrent de flacon en flacon et tombèrent sur un paquet sombre situé au bout de la table.

— Le portefeuille d'Armand... Il l'a encore oublié.

Puis, comme dans une demi-inconscience, elle qui méprisait tant les femmes qui fouillaient les poches de leurs maris, elle se vit en train d'ouvrir ce portefeuille et de le dépouiller de son contenu... « Ah ! voilà ! » s'écria-t-elle en dépliant un petit billet fourré entre d'autres papiers. Elle lut : « Mon chéri... Je n'en peux plus... Je sais bien que tu m'aimes. Pourquoi donc lutter et souffrir ? Nous sommes faits l'un pour l'autre ; tant pis pour le reste... Je t'attends, mon amour. *Ta Jeannine.* »

Le choc fut violent, Nicole en sortit toute étourdie... Quoi ? Jeannine son amie la plus intime ? Jeannine en qui elle avait la confiance la plus absolue ? C'en est trop, trop pour son faible cœur... Nicole se jeta sur son lit en sanglotant. Elle vit à travers ses larmes son amie lui sourire avec ironie et triomphe...

Alors elle comprit que pleurer, crier, gronder était inutile ; elle résolut de lutter... de lutter à sa manière...

....

— Que penses-tu, chéri, demanda-t-elle négligemment, si nous invitions Jeannine à venir passer quelques jours avec nous ? J'ai appris que sa mère est en voyage et...

— Non, non, je t'en prie... C'est gênant d'avoir des étrangers à la maison, répondit précipitamment Armand.

— Mais la pauvre fille doit se sentir seule... et puis elle me tiendra compagnie quand tu seras au bureau.

— Je préfère que tu renonces à ce projet, car, comme je te l'ai déjà dit...

— Tu trouves toujours moyen de me contredire, et pourtant c'est toi qui m'avais donné l'idée de faire venir l'une de mes amies...

— Eh bien, fais ce que tu veux...

Deux jours plus tard Jeannine arrivait, valise en main. Grande, mince, de beauté et d'intelligence moyennes, elle n'avait rien de particulièrement attrayant.

« Qu'a-t-il pu aimer en elle ? » se demanda Nicole en voyant apparaître son amie. Que de fois ne s'était-elle pas déjà posé cette question ! Elle se savait supérieure à Jeannine à tous les points de vue et ne comprenait pas cette préférence de son mari. Puis, un matin, elle s'était éveillée en s'écriant : « Euréka ! » Enfin, elle avait trouvé.

Oui, elle avait compris qu'un homme peut rarement résister au charme d'une personne qu'il voit toujours fraîche et pimpante. Il se souvient de sa femme qu'il vient de quitter les cheveux ébouriffés, les yeux gonflés par le sommeil, et le contraste lui fait perdre la tête. « Montrons à Armand l'envers du décor, montrons-lui Jeannine dans l'intimité. Il sera vite déçu... La vision merveilleuse se dissipera de son imagination pour ne laisser place qu'à la morne réalité. »

Nicole se hâta donc d'inviter sa rivale chez elle.

— Ma Jeannine, comme je suis heureuse de te voir ! Pourquoi te faisais-tu si rare ces derniers temps ? dit la jeune femme en conduisant son amie au salon.

— J'étais très prise par mon travail ; mais enfin tu vois bien que je ne me fais pas prier pour venir.

Elles bavardaient et riaient trop fort, comme pour couvrir le sentiment de malaise qui s'emparait d'elles. L'entrée d'Armand accrut encore leur gêne :

— Bonjour, Jeannine, dit-il d'un ton qu'il voulait naturel... Comment allez-vous ?

— Bien, merci, et vous ?

La conversation prenait un ton banal et forcé. Jeannine débitait des propos incohérents... Ses phrases courtes étaient entrecoupées par de petits rires secs et nerveux. Nicole observait son mari. Il conservait une attitude très calme, son visage était aussi impénétrable qu'un masque. De temps en temps, et pendant l'espace d'une seconde, on pouvait lire de la détresse dans son regard, et puis rien... Ses yeux

(Lire la suite en page 19)

Délassons-nous

MONSIEUR FAKIR

LA PERSONNE SENSIBLE

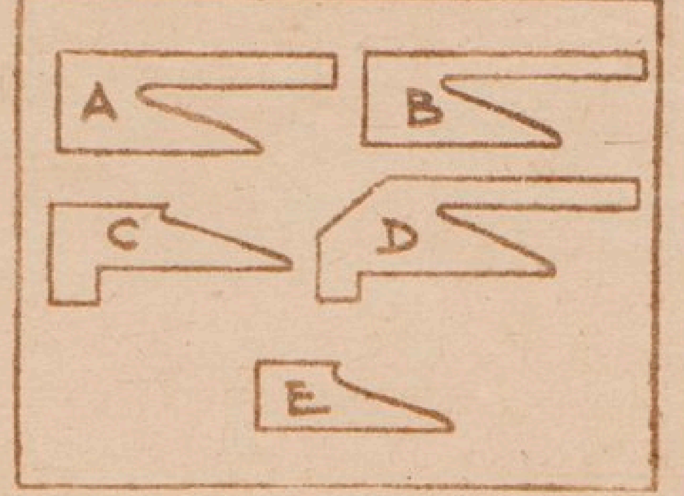
Vous vous présentez à vos spectateurs tenant à la main une petite bouteille vide d'une contenance d'un demi-litre environ et d'une carafe pleine d'eau. Versant dans un verre qui se trouve là un peu d'eau, vous buvez, pour bien montrer que vous employez de l'eau pure, et avec cette eau vous remplissez la bouteille. Vous mettez un bouchon que vous enlevez et remettez plusieurs fois sans affectation pour prouver que rien ne se produit d'anormal avec une bouteille pleine d'eau pure.

Cette eau que je vais magnétiser et rendre d'une sensibilité extrême se mettra en mouvement au moindre attouchement au verre qui la renferme par une personne douée d'une grande sensibilité et quelquefois même elle se met à bouillir. Nous allons expérimenter la chose.

La bouteille présentée à différentes personnes, débouchée devant elles, ne donne lieu à aucune manifestation lorsque tout à coup, touchée par une personne et débouchée, le liquide se met à bouillonner et à s'échapper de la bouteille. « Voici, dites-vous, une personne dont l'extrême sensibilité ne peut être mise en doute », et vous rebouchez la bouteille pour arrêter l'inondation.

Voici le truc : Dans la bouteille vide, vous avez mis au fond quelques grammes de bicarbonate de soude qui est invisible dans une bouteille en verre vert, tenue à pleine main. Vous versez de l'eau, rien ne se produit. Pendant votre discours de présentation, le bicarbonate a le temps de fondre. A chaque personne que vous interpellez, vous mettez et retirez le bouchon, mais en rebouchant, avant de vous adresser à la personne que vous voulez désigner comme la plus sensible, vous laissez tomber dans la bouteille un peu d'acide tartique pulvérisé, l'ébullition se produit aussitôt.

PUZZLE



Le dessin ci-dessus représente cinq dessins irréguliers. Examinez-les avec soin et répondez aux questions suivantes :

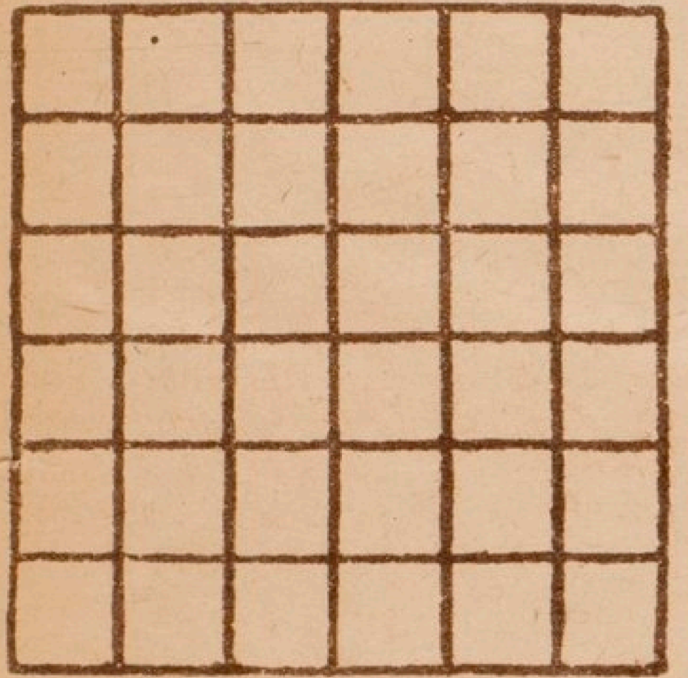
1. Peut-on réunir les pièces A et B et former ainsi un rectangle ?
2. Peut-on assembler ensemble les pièces A et C et former un rectangle ?
3. Peut-on assembler ensemble les pièces A et D et former un rectangle ?
4. Peut-on assembler ensemble les pièces A et E et former un rectangle ?
5. Si dans les quatre questions ci-dessus il y a eu plus d'une affirmation, quel est des quatre le plus grand rectangle ?

(Voir la solution à la fin de la rubrique).

DEFINITIONS COCASSES

Buffet de gare : Endroit où l'on sert aux voyageurs qui passent des aliments qui ne passent pas.
Indicateur : Livre d'heures.
Naufrage : Valeur à l'eau.
Touriste : Un vagabond fortuné.
Yacht : Le plus coûteux des vomitifs.
Sardine. — Petit poisson sans tête ni queue qui nage dans l'huile.
Mousse. — Jeune garçon fort leste qui monte au-dessus de la bière.
Gifle. — Donation entre vifs.

LES 36 CASES



Voici un carré parfait composé de trente-six cases. Il s'agit de supprimer exactement six cases, de telle manière que, dans le sens vertical comme dans le sens horizontal, il reste toujours un nombre pair de cases.

Comment vous y prendrez-vous ?

(Voir la solution à la fin de la rubrique).

INSECTES MUSICIENS

On trouve, au Japon, des insectes extrêmement curieux, petits musiciens noctunes formant la nuit un orchestre d'une saisissante originalité.

L'un des plus étonnants est sans doute le « Kutsuwamushi ».

Il s'agit d'une sorte de criquet qui constitue un... instrument de musique. En effet, cet insecte commence par émettre de longs sifflements, auxquels succède un bruit de castagnettes, suivi de sons graves pareils à ceux d'une cloche d'airain.

Le « Hataori-sushi » — ce qui signifie «insecte-tisseur» — rappelle, par sa forme, le grillon de nos campagnes. Mais il est de plus forte taille et sa livrée est d'un vert admirable.

On l'a baptisé « insecte-tisseur », parce qu'il émet des sons imitant à s'y méprendre le bruit de la navette d'un métier à tisser.

Le « Kirigirisu » est un grand insecte. Il produit des sons très purs, très clairs, pareils à ceux que donnerait un verre de cristal que l'on heurterait.

Citons encore, pour terminer, le « Suzumushi », surnommé «insecte-cloche» parce qu'il émet des sons absolument comparables à ceux d'une clochette d'argent.

DEVINETTE

Devant le tribunal, deux jeunes gens sont interrogés par le juge.

Le juge dit au premier :

— Votre date de naissance ?

— Le 1er mai 1912.

— Et vous ? demande-t-il au second.

— Le 1er mai 1912.

— Vous avez tous les deux les mêmes parents ?

— Oui !

— Mais alors, vous êtes des jumeaux ?

—Non ! répondirent les jeunes gens en chœur.

Comment cela est-il possible ?

(Lire la solution à la fin de la rubrique).

RIONS UN PEU

— Je voudrais de la poudre à punaises...

— Oui... pour combien ?

— Oh ! Vous savez... je ne les ai pas comptées !

* * *

Dans une petite pension privée. La maîtresse demande à une petite fille :

— Dis-moi, mon enfant, qui t'a créée ?

— Moi, répond la petite élève, j'ai été créée en partie par le bon Dieu.

— Pourquoi en partie seulement ?

— Eh bien, madame, c'est évident : lorsque je suis venue au monde je pesais sept livres, le restant, c'est moi qui l'ai ajouté par la suite.

* * *

— Vous nous quittez demain, chère amie ?

— Oui, depuis quelque temps, je suis inquiète.

— Et pourquoi donc ?

— A chaque fois que je demande de l'argent à mon mari, je le reçois par retour du courrier.

* * *

Toto a été le premier en orthographe.

— Tu as droit à un joli cadeau, dit son père. Que désires-tu ?

— Une bicyclette.

— Je veux bien, mais, dis-moi... comment écris-tu bicyclette ?

— ...

— Allons, réponds.

— J'ai réfléchi, papa... Je préfère un vélo.

SOLUTIONS

LES 36 CASES

Le petit dessin ci-haut indique les six cases qu'il convient de supprimer pour que leur nombre, aussi bien dans le sens vertical que dans le sens horizontal, soit toujours un nombre pair.

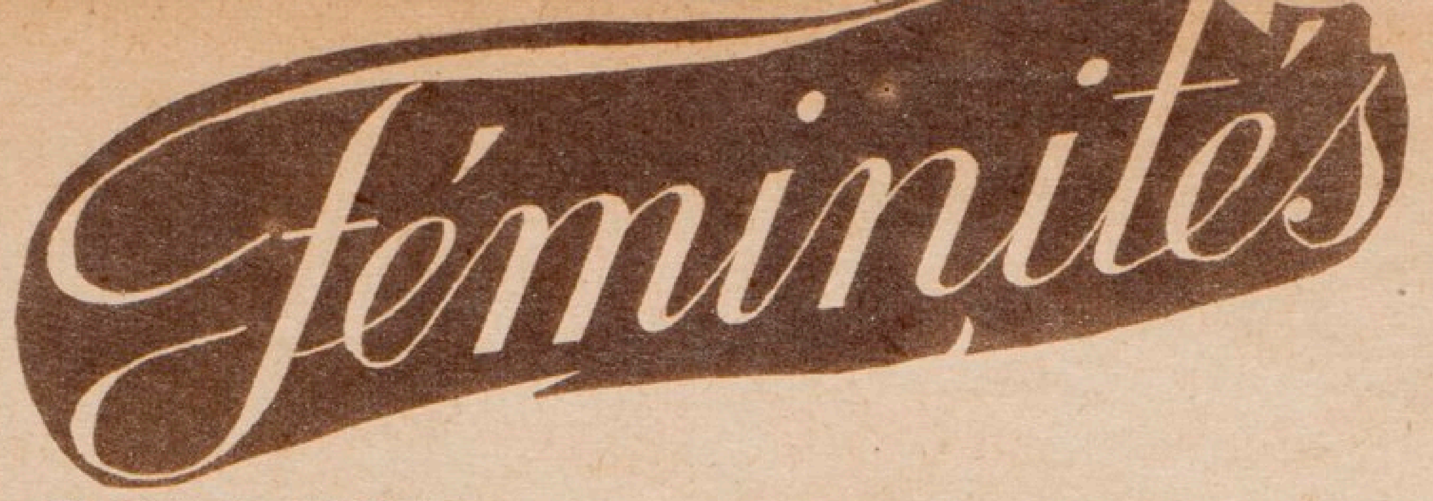
PUZZLE

1. Oui. — 2. Oui. — 3. Non. — 4. Oui. — 5. A et C.

DEVINETTE

Ils étaient des trumeaux ; le troisième frère était absent.





COMMENT
JOAN FONTAINE EST DEVENUE BELLE



Lorsqu'elle débuta à l'écran, Joan Fontaine était une petite fille pas trop intéressante, dotée d'un physique imparfait et qui, pour atout, n'avait que son talent. Mais au bout de quelques mois passés dans les studios, elle comprit que son physique devait changer, et c'est pourquoi elle se mit tout de suite au travail. Avec une magnifique ténacité, elle s'attaqua à chacun de ses défauts et, au bout de quelques semaines de labeur acharné, elle devint la splendide jeune femme que nous avons tellement admirée dans « Rebecca ».

Dites-vous bien que, 90 fois sur 100, les femmes sont dans le même cas que Joan Fontaine, et si elles ne parviennent pas à faire ressortir leur beauté, c'est qu'elles ne s'en donnent vraiment pas la peine et qu'elles ne sont pas assez patientes pour continuer pendant plusieurs semaines le traitement commencé un jour.

Comme je vous l'ai déjà souvent dit dans les colonnes de cette rubrique, ce n'est pas en consacrant une heure par mois ou par semaine à sa beauté que l'on arrive à tirer de soi le maximum de charme. C'est en y pensant tous les jours, en suivant chaque jour une discipline sévère qui ne demande pas plus de dix ou quinze minutes mais qui, peu à peu, fait apparaître les yeux plus beaux, les cheveux plus souples, le teint plus éclatant.

Et voici comment Joan Fontaine a opéré sa transformation :

SON FRONT ETAIT TROP PETIT...

...Il écrasait son nez. Il ôtait toute lumière à l'ensemble de son visage. Il rendait ses yeux plus enfoncés et plus petits. Elle a donc fait coiffer ses cheveux très en arrière et assez haut. Les boucles ont alors donné de la hauteur au front qu'elles ont bien dégagé et encadré. Sur les tempes elle les a brossées, de manière à ce qu'elles élargissent un peu ce front dont l'étroitesse enlevait quelque chose à l'équilibre du visage.

SES YEUX ETAIENT PETITS ET ASSEZ ENFONCES...

...Elle les a déjà dégagés en agrandissant le front. Puis elle a soigneusement épilé ses sourcils pour qu'ils n'encombrent pas la partie supérieure de l'œil. Une ligne très naturelle et très fine les a fait paraître moins enfoncés. Elle a mis très légèrement du cosmétique sur ses cils, mais elle a supprimé tout fard sur les paupières. Seulement, du bout d'un crayon fin, elle a très délicatement allongé la ligne de l'œil vers la tempe.

SES JOUES ETAIENT CREUSES...

...Elle a commencé par se soigner, par voir un médecin qui a rétabli un certain équilibre dans l'aspect général de son visage. Cela d'ailleurs lui a donné, en même temps, la joie de voir sa peau devenir plus fine et plus transparente. Ensuite elle a un peu triché avec son rouge à joues. Elle l'a placé carrément sur la pommette qui ressortait trop et elle s'est servie de deux tons de poudre. Elle a mis d'abord la poudre plus claire, bien également sur toute la figure, en brossant doucement le surplus. Puis elle a posé une autre couche plus sombre sur le creux des joues et sur la ligne du menton. Cela a donné un ovale presque parfait à son visage.

SA BOUCHE ETAIT PETITE POUR SON VISAGE...

...Elle s'est servie d'un rouge clair, pour qu'elle paraisse plus grande. Avec un pinceau très mince qu'elle a trempé dans du rouge liquide, elle a augmenté un peu la surface de sa lèvre inférieure et a dessiné très nettement sa lèvre supérieure en allant jusqu'au bout, de chaque côté. Elle a empli ensuite toute la surface des lèvres avec son crayon rouge habituel.

LES PRODUITS DE BEAUTÉ COUTENT CHER
Pourquoi ne les faites-vous pas durer davantage?

Toutes les femmes se plaignent actuellement du fait que les produits de beauté ont atteint des prix fous. Elles se laissent aller, négligent les crèmes, emploient des poudres et des fards bon marché et s'abîment inutilement le visage en disant qu'elles ne peuvent pas se payer le luxe de se ruiner pour leur beauté.

Je l'ai déjà dit et redit bien souvent : mieux vaut avoir des produits qui coûtent cher mais de bonne qualité, plutôt que de se servir de ces camelotes à prix réduit qui détruisent la finesse du teint.

Achetez donc des crèmes, poudres et fards de première qualité et faites-les durer davantage. Voici quelques trucs utiles qui vous y aideront :

CREME A DEMAQUILLER

Vous en employez toujours trop, surtout si vous mettez votre pot de crème dans une glacière ou un endroit frais. Tout comme le beurre, elle durcit et, de ce fait, vous en mettez sur votre figure plus que vous n'en avez vraiment besoin. Gardez-la donc dans un endroit ni trop chaud ni trop froid, n'oubliez pas que, plus votre crème sera liquide, plus longtemps elle durera. Achetez chez le pharmacien de l'huile d'amandes douces. Mettez-en une grosse cuillerée à soupe dans votre pot de crème, mélangez bien. Ce simple truc liquéfiera la crème, en augmentera le volume et vous aidera à conserver une peau de velours, car rien n'est aussi bon pour le teint que l'huile d'amandes douces.

LAIT A DEMAQUILLER

Lorsque vous versez du lait à démaquiller sur un morceau d'ouate, celle-ci en absorbe toujours trop. Faites ceci : trempez d'abord votre morceau de coton dans de l'eau, de manière à ce qu'il en soit bien imprégné, puis essorez et alors seulement versez le lait dessus. Lorsque la bouteille sera aux trois quarts vide, mettez dans les dernières gouttes restantes une cuillerée à soupe d'eau de rose et secouez bien. De cette façon vous emploierez tout le produit sans rien perdre, au lieu de laisser le lait sécher au fond de la bouteille.

CREME NUTRITIVE

Employez le même système que pour la crème à démaquiller. Vos rides seront beaucoup mieux nourries si, à la crème, vous mélangez de l'huile d'amandes douces.

LOTION TONIQUE OU ASTRINGENTE

Vous l'employez toujours en versant une petite quantité sur de l'ouate que vous promenez ensuite sur votre visage et votre cou. Je vais vous indiquer un meilleur moyen : achetez un vaporisateur et remplissez-le de votre lotion. Chaque jour, lorsque vous en aurez besoin, vaporisez-en une petite quantité tant sur votre figure que sur votre cou. Cette manière de procéder présente deux avantages : en premier lieu elle imprègne mieux la peau de la lotion, et ensuite elle vous permet d'employer une très petite quantité de votre liquide. Ainsi appliqué, un produit astringent ou tonique dure deux fois plus.

FOND DE TEINT

Qu'il soit en crème ou en lotion, employez-en toujours très peu. Pour la crème, mettez un petit bout sur chaque joue, un sur le front et un sur le nez. Etendez ensuite avec beaucoup de soin. Si vous préférez un fond de teint liquide, n'oubliez pas de secouer très fortement la bouteille chaque fois que vous vous en servez. De cette façon vous empêcherez que la lotion sèche sur les parois et vous économiserez au moins deux ou trois applications.

ROUGE A LEVRES

Lorsque votre bâton de rouge est presque fini, vous jetez ce qui reste encore dans l'étui et vous vous empressez d'acheter un nouveau fard. Pourtant, avec ce fond de tube, vous pourriez vous farder encore pendant au moins une quinzaine de jours. Prenez un pinceau et frottez-le sur le rouge. D'ailleurs, mieux vaut toujours employer un pinceau. Le fard dure plus longtemps puisque vous n'en prenez chaque fois qu'une très petite quantité. Toutes les stars de Hollywood se servent d'un pinceau pour le maquillage de leurs lèvres. Les bords en sont mieux dessinés et la bouche a un je ne sais quoi de soigné et de « fini » qui caractérise la femme soucieuse de sa beauté.

LA POUDRE

Le premier pas pour économiser ce produit est d'en acheter toujours dans de grandes boîtes. Celles-ci reviennent beaucoup moins cher que les petites. Ne laissez jamais la houppe dans le poudrier. Vous seriez ensuite obligée de souffler dessus, afin de la débarrasser du surplus de poudre, et vous gaspilleriez inutilement une certaine quantité de ce produit. Employez de préférence une houppe de cygne et non pas de velours, car celle-ci absorbe toujours un peu trop de poudre.

VERNIS A ONGLES

Il arrive très souvent que le vernis sèche au fond de la bouteille. Au lieu de jeter celle-ci, achetez tout simplement un peu d'acetone et mettez-en sur le vernis séché qui, du bout de quelques minutes, sera aussi liquide qu'auparavant.

ANNE-MARIE

Peut-on guérir DE LA TIMIDITE ?

On m'a souvent demandé si la timidité est guérissable. J'ai toujours répondu par l'affirmative, car je sais que ce mal, tout comme l'orgueil dont il découle, peut disparaître à la longue si on le désire vraiment.

D'habitude, timidité et orgueil vont de pair. Neuf fois sur dix les gens sont timides parce qu'ils craignent de ne pas être « à la hauteur » de la situation.

On craint de ne pas atteindre la perfection du premier coup et alors on s'abstient de tenter quoi que ce soit... On se laisse aller, on se replie sur soi-même, et c'est ainsi que naît la timidité.

Eh bien, encore une fois, je vais me permettre un rapprochement qui vous paraîtra peut-être paradoxal à première vue : pour lutter contre la timidité, le meilleur moyen est de développer la « conscience professionnelle ». Quel que soit le domaine dans lequel s'exerce votre activité, essayez toujours de bien faire ce que vous faites.

Evitez les négligences, ayez conscience d'avoir déployé votre maximum d'efforts. Par voie de conséquence, vous éprouverez une certaine fierté de ce vous avez fait, vous en parlerez plus librement et vous aurez ainsi, sur un point, vaincu votre timidité. Et lorsqu'on a remporté une première victoire dans ce domaine, la seconde n'est pas loin...

Ayez enfin sans cesse présente à l'esprit cette vérité essentielle : « Tout le monde ne peut exceller en tout et un demi-succès acquis à force de volonté est préférable à une victoire complète que l'on atteint par hasard. »

Conseils à mes Nièces

Nièce « Renée »

Je n'ai pas répondu à votre lettre pour la simple raison que je ne l'ai jamais reçue. Les taches de rousseur peuvent disparaître seulement si on les fait soigner dans un institut de beauté, avec des crèmes spéciales. Il n'existe, malheureusement, aucun « truc » pour guérir ce mal, qui n'en est pas un d'ailleurs, car, pour ma part, je trouve ces taches vraiment amusantes parfois.

Nièce « Ballerine »

Il n'existe pas de livrets traitant de la danse sur pointes. Le lait est, en effet excellent pour la santé, mais n'en buvez pas plus de deux verres par jour, l'un le matin et l'autre le soir avant d'aller au lit. Le lait doit être absorbé bouilli. Vous pouvez aussi vous en servir comme émollient : il est très bon pour la peau.

Nièce « Victorine »

Mais oui, vous êtes amoureuse de ce jeune homme et je ne vois rien d'extraordinaire à cela. C'est bien de votre âge, vous savez, et vous devez accepter cet amour avec joie, d'autant plus que vous avez le bonheur d'être aimée.

Nièce « Marguerite Lefèvre »

Je m'excuse d'avoir quelque peu tardé à répondre à votre gentille lettre, mais celle-ci s'était égarée dans mon volumineux courrier. Vous pouvez, en toute sécurité, épouser ce jeune homme qui vous aime. Son léger défaut physique ne peut en rien influer sur votre avenir. Croyez-moi, ce ne sont pas toujours les « beaux gosses » qui rendent leurs femmes heureuses...

Nièce « Détective »

La carrière qui vous intéresse n'est pas accessible aux femmes. Je me demande, d'ailleurs, d'où une pareille idée a bien pu vous venir en tête. Il y a tant de professions beaucoup plus intéressantes et, aussi, beaucoup plus honorables...

Nièce « Vicky »

Je le regrette vraiment beaucoup pour vous, ma chère nièce, mais une revue dans le genre de celle qui vous intéresse n'existe pas au Caire. Je vous conseille de commencer à écrire et de collectionner les manuscrits. Je suis certaine que vous finirez par trouver un journal ou une revue qui accepteront vos papiers. La guerre, Dieu merci, n'est pas éternelle et, lorsqu'elle sera terminée, vous aurez assez d'articles en main pour vous lancer dans la carrière qui vous attire tellement.

Nièce « Josée S. » (Mansourah)

On a eu tort de vous prescrire tous ces farineux et ces pâtes. Vous pouviez avoir du bon lait sans cela. Ce que je vous conseille de faire ? Eh bien, mangez des grillades abondantes, évitez les sauces, les macaronis et le riz. Ne buvez pas pendant les repas. Marchez au moins une heure par jour. Les bains de paraffine ne peuvent pas se pratiquer chez soi, il vous faudrait venir au Caire et je ne crois pas que la chose vous serait possible en ce moment. Vous maigrirez petit à petit, car cette graisse formée artificiellement ne peut pas demeurer toujours.

Nièce « Perle noire »

Je préfère et de beaucoup une simple monture de platine. Pas d'or pour les perles. Cela les désavantage. Confiez votre bijou à un véritable expert qui saura en tirer parti. Ne le donnez pas à n'importe qui, car une monture mal faite gâcherait tout.

Nièce « Vogel »

Je regrette beaucoup le malentendu qui m'a empêchée d'être au rendez-vous fixé par vous. Ne vous désolez pas, chère nièce. Je vous verrai jeudi prochain. Courage et patience. Vous surmonterez cette épreuve, croyez-moi. Dieu ne nous envoie jamais des peines que nous ne sommes pas en mesure de porter sur nos frêles épaules.

Nièce « Vindicative »

« Il est parti avec une autre », c'est ainsi que l'on pourrait résumer votre lamentable histoire d'amour. Il est parti ? Eh bien, tant mieux. Comme cela, vous avez au moins su à quoi vous en tenir sur son caractère et sa légèreté. Remerciez Dieu de ne vous être pas mariée dès qu'il vous l'a demandé. Oubliez-le, les regrets ne servent à rien.

Nièce « Regardez-moi »

Mais quelle idée ! Vous n'êtes pas du tout répugnante. J'ai bien attentivement examiné votre photo et je vous ai même trouvée jolie. Seulement vous n'êtes pas du tout soignée, et c'est cela que je vous reproche. Coiffez-vous mieux, veillez à la coupe de vos robes, portez de belles chaussures et vous serez une jeune fille charmante.

TANTE ANNE-MARIE

LE CŒUR A DES RAISONS

(Suite de la page 16)

redevenaient inexpressifs, semblables à deux raisins secs au milieu d'un pudding.

Nicole avait réellement pitié de lui, car elle le voyait souffrir et lutter en silence. « Sauvons-le de cette position critique », se dit-elle. Et tout haut :

— Que pensez-vous si nous allions nous coucher ? Jeannine doit être fatiguée.

Tous les trois se levèrent et se dirigèrent vers leurs chambres respectives.

— J'espère que tu as tout ce qu'il te faut.

— Oh ! oui, merci.

— Alors, bonne nuit.

— Pareillement.

Une demi-heure plus tard, Nicole tapait à la porte de son invitée :

— Cela te dérangera-t-il que je vienne bavarder un peu avec toi ?

La jeune femme eut de la peine à retenir un soupir de contentement en voyant Jeannine le visage badigeonné de crème et les cheveux retenus par d'énormes bigoudis.

— Mais, rentre donc... et excuse ma tenue...

Excuser sa tenue ?... Si seulement elle savait... pensa Nicole joyeusement. Quelle déception aura Armand tout à l'heure en voyant l'objet de sa passion en cet état piteux !

Au bout de quelques minutes, elle décida qu'il était temps de jouer sa farce.

Elle feignit donc de se sentir mal, poussa un cri de douleur et s'évanouit. Son amie s'affola et appela au secours... Armand arriva en coup de vent :

— Qu'arrive-t-il ?... Nicole... Nicole... réponds-moi...

Mais Nicole ne bronchait pas. Il la secoua fort, l'aspergea d'eau de Cologne... Elle ouvrit lentement les yeux et sourit.

— Transportons-la dans sa chambre, dit son mari.

Là, elle mit trois quarts d'heure pour se réveiller complètement de son prétendu évanouissement. « Armand a eu amplement le temps de constater son erreur, songea-t-elle. Quel dégoût doit lui inspirer Jeannine maintenant qu'il l'a vue sous son vrai jour !... »

Lorsqu'elle se trouva enfin seule, la jeune femme ne contint plus sa joie ; elle se mit à danser toute seule dans la chambre, à taper des mains...

« Quelle belle vengeance ! se répétait-elle triomphalement. Qu'elle était laide avec ses crèmes et ses bigoudis ! C'était vraiment rigolo. » Elle goûta ensuite à un sommeil paisible et ne se réveilla que tard dans la matinée, le cœur léger et l'esprit reposé.

« Allons voir la tête du pauvre Armand... » se dit-elle en se dirigeant vers la chambre de son mari. Elle tapa à la porte : pas de réponse. Elle rentra au boudoir. Sur la table, elle trouva ces quelques mots griffonnés en toute hâte :

« Nicole, j'ai beaucoup souffert ces derniers temps. J'ai beaucoup lutté pour conserver notre pauvre bonheur... J'étais presque guéri de mon amour pour Jeannine... Mais hier soir quand je l'ai vue si belle dans sa tenue négligée... la tentation a été plus forte que moi... Dans un quart d'heure nous serons bien loin, tous les deux. Tâche de comprendre et d'oublier. — *Armand.* »

Nicole s'affaissa sur une chaise, réellement évanouie cette fois...

IMAGES

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires :
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN

Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel. Tél. : 27412.

ABONNEMENTS

Egypte et Soudan (nouveau tarif) ..... P.T. 75
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 100
Autres pays ..... P.T. 130
Adresse : Poste Centrale — Le Caire



LA PLUS JOLIE BLONDE D'HOLLYWOOD

Virginia Bruce. Une des plus anciennes vedettes d'Hollywood. Une de celles, aussi, qui donnent le plus l'impression de la jeunesse et de la fraîcheur éternelles. On l'appelle « la plus jolie blonde d'Hollywood » et il est certain qu'elle a une chevelure incomparable. Elle est mariée, a